

# Notes du mont Royal

[www.notesdumontroyal.com](http://www.notesdumontroyal.com)

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres

## L' E T N A

D E P.

CORNELIUS SEVERUS,

E T

LES SENTENCES  
DE PUBLIUS SYRUS.

TRADUITS EN FRANÇOIS

avec des Remarques , des Dissertations  
critiques , historiques , Géographiques , &c.  
& le texte latin de ces deux Auteurs à  
côté de la traduction.

A P A R I S ,

CHEUBERT, Quay des Augustins , à la  
Renommée.

E T

CLOUSIER, rue saint Jacques à l'Ecu de  
France.

Chez

M. DCC. XXXVI.

*Avec Approbation & Privilège du Roi,*





A MONSIEUR  
CLAUDE-GEDEON-DENIS  
DUMETZ,  
CHEVALIER, COMTE  
DE ROSNAY,



MONSIEUR,

*La traduction que j'ai l'honneur  
de vous présenter, est de deux  
Auteurs qui ont fleuri dans le  
siècle du bon goût. J'ai par con-*  
à ij

## E P I T R E.

Jequent lieu d'esperer que vous lui ferez un bon accueil. Quoique Pub. Syrus vous soit depuis long-tems très familier, je suis persuadé que vous le reverrez avec plaisir sous une nouvelle forme, & que vous serez bien aise de reconnoître P. Cornelius Severus. Désormais ce dernier ne sera gueres moins à votre portée, que Pub. Syrus; quoique vous n'avez encore que treize ans, déjà occupe de l'étude serieuse de la Philosophie, vous êtes en état, MONSIEUR, non seulement de le lire & d'en retirer quelque avantage, mais même d'en juger. Rien n'est plus propre à exciter cette louable curiosité d'apprendre qu'on vous a connue dès votre plus tendre enfance que la merveille dont Severus a fait le sujet de son Poëme: la maniere dont il le traite, peut contribuer à perfectionner le goût que vous avez pour la Poësie.

## EPI T R E.

L'étude que vous avez faite des Simples & des Animaux, qui vous a dérobé tant de moments de recreation, moments d'ordinaire si précieux aux jeunes gens; l'amour que vous avez pour cette Science, & les progrès que vous y avez faits sans le secours d'aucun Maître, me persuadent que la Physique de Severus n'aura rien pour vous de rebutant: les connoissances que vous y puiserez, vous conduiront, comme celle des Simples & des Animaux, à admirer les perfections du Maître de la nature; car sans doute tel sera toujours pour vous, MONSIEUR, le fruit de ce genre d'étude.

Cette confiance rare, j'ose même dire unique, dont vous m'avez toujours honoré, & qui fait également l'éloge de votre bon cœur & de votre bon naturel, exigeoit de moi une reconnoissance particuliere.

EPI T R E:

*Je ne pouvois mieux m'en acquitter qu'en vous donnant des marques publiques du respectueux attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être,*

MONSIEUR,

Votre très-humble &  
très-obéissant serviteur  
J. ACCARIAS DE SERIONNE.

*Approbation du Censeur Royal.*

**J'** Ai lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux un manuscrit intitulé: *L'Etna de Cornelius Severus*, & *les Sentences de Publius Syrus*, traduits en François avec des Remarques; & j'ai cru que la traduction de ces deux Auteurs, qui manquoit à notre Langue seroit bien reçue du Public. Fait à Paris ce 20. Avril 1734.

BANIER.

*PRIVILEGE DU ROI.*

**L** OUIS par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, à nos amez & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra: Salut; notre bien amé HUGUES-DANIEL CHAUBERT, Libraire à Paris, nous ayant fait supplier de lui accorder nos Lettres de permission pour l'impression de petits Ouvrages qui ont pour titre: *L'Etna de Cornelius Severus, avec les Sentences de Publius Syrus traduits en François avec des Remarques*; offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon papier & beaux caractères suivant la feuille imprimée & attachée pour modèle sous le contrescel des présentes; Nous lui avons permis & permettons par ces présentes de faire imprimer lesdits livres ci-dessus spécifiés en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément & autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter partout notre Royaume pendant le tems de trois années consecutives, à compter du jour de la date desdites présentes; Faisons défenses à tous

Libraires Imprimeurs & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance. A la charge que ces présentes seront enregistrées tout au long sur le registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris dans trois mois de la date d'icelles. Que l'impression de ces livres sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs; & que l'impétrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, notamment à celui du dixième Avril 1725, & qu'avant de l'exposer en vente, les Manuscrits ou imprimez qui auront servi de copie à l'impression desdits livres, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée des mains de notre très-cher & feal Chevalier, Garde des Sceaux de France le sieur Chauvelin; qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothèque Publique, un dans notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le sieur Chauvelin, le tout à peine de nullité des présentes. Du contenu desquelles, vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposé ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement; Voulons qu'à la copie desdites présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits livres, soit ajoutée comme à l'original; Commandons &c. Donné à Versailles le 15. jour de Juillet l'an de grace mil sept cent trente quatre & de notre Règne le dix neuvième.

Par le Roi en son Conseil.

S A I N S O N.

*Registré sur le Registre VIII. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris No. 760. fol. 753. conformément aux anciens Reglemens confirmés par celui du 28. Février 1723. A Paris, ce 29. Août 1734.*

G. MARTIN, Syndic.  
PREFACE



# P R E F A C E .

**V**Oici deux Poètes traduits pour la première fois en François; l'on sera peut-être surpris que de tant de Sçavans qui se sont appliqués à enrichir notre langue de tous les Auteurs marqués au coin de la bonne antiquité, aucun n'ait entrepris la traduction de Cornelius Severus & celle de Publius Syrus. On conviendra cependant en lisant ces deux Poètes qu'ils méritoient d'être traduits, pour être mis à portée de ceux, qui n'entendent pas la langue, dans laquelle ils ont écrit. Quoique Cornelius Severus soit du siècle d'Auguste, & par conséquent plus moderne que Publius Syrus, qui vécut sous Jules Cesar, on donne ici la première place à son Poème de l'Étna, parce qu'il est plus considérable que ce que nous avons de Publius Syrus. Ce Poème est le seul ouvrage entier qui nous reste de Cornelius Severus.

A

## ij      P R E F A C E.

Nous en avons quatre éditions fort anciennes, la première est de Venise en 1484. La seconde est celle d'Alde Manuce en 1517. Joseph Scaliger le fit imprimer une troisième fois avec des notes dans ses Catalectes de Virgile; il y en eut enfin une quatrième édition en Hollande en 1617 par Frid. Lindembruchius, qui ajouta quelques notes à celles de Scaliger. (a) Toutes ces éditions étoient fort défectueuses, lorsque Theodore Goral le fit imprimer à Amsterdam en 1703 avec des notes *Variorum*, & cet habile Interprete a corrigé fort heureusement le texte en plusieurs endroits sur les anciennes éditions. J'ai beaucoup profité de ses lumieres quoique je ne l'aye pas exactement suivi par tout, parce que j'ai crû devoir m'en écarter quelquefois. Comme on est bien aise de connoître en gros un ouvrage, avant que d'en entreprendre la lecture, & que c'est ordinairement la fin qu'on se propose en lisant une Préface, j'exposerai ici en peu de mots le sujet & tout le plan du

(a) *Nulli ferè Poëmati magis nocuit, imo, ut ne quid dissimulem, nulli tantum nocuit vetustas. Joseph Scalig. initia notarum in Bniam.*

P R E F A C E.      iij

Poëme de Cornelius Severus. Il est dans le goût de celui de Lucrece , la Physique en est le principal objet.

Après l'invocation ordinaire , il rapporte diverses fables qui avoient été chantées par d'autres Poëtes , & qu'il dit être trop connues pour en parler. Il se moque ensuite assez agréablement des fictions de ceux qui faisoient de l'Etna, la forge de Vulcain. Il réfute aussi ceux qui croyoient qu'Encclade étoit sous le mont Etna ; ce qui lui donne lieu de faire en passant la description de la guerre des Géants contre Jupiter ; cette petite digression lui fournit des vers d'une grande beauté. Delà il passe très-vîte sur les Fables les plus celebres , & fait grace à ceux qui les ont rapportées en faveur de la Poësie ; on doit pardonner , dit-il , cette licence aux Poëtes , mais pour lui il veut dire la verité :

*Dedita carminibus libertas ista , sed omnis  
In vero mihi cura , &c.*

Après cela le Poëte commence à expliquer physiquement les incendies du mont Etna , & c'est ce qui fait le sujet principal de son Poëme , auquel

A ij

#### iv P R E F A C E.

il mêle plusieurs discussions particulières & des Epifodes fort agréables. Il en commence la conclusion au vers 565 , c'est là qu'il censure ceux qui vont voir des monumens antiques, ou des lieux fameux par quelque histoire , pendant qu'ils négligent la contemplation des ouvrages de la nature qu'ils ont devant les yeux.

(a) *Artificis naturæ ingens opus aspice,  
nulla*

*Tu tanta humanis rebus spectacula cernes.*

„ Considérez le grand ouvrage de  
„ la nature dans les phénomènes du  
„ mont Etna, & vous ne verrez nulle  
„ part de spectacle semblable. Que ne  
„ diroit-on point en effet de l'admirable  
„ mécanique des ouyrages du Créateur,  
„ si on les connoissoit bien, & si on  
„ les considéroit avec attention? C'est ce  
„ que fait Severus dans son Poëme, où  
„ tout tend à faire admirer la main de  
„ l'ouvrier qui conduit les merveilles  
„ que celebre sa Muse; on ne sçauroit  
„ disconvenir que ce ne soit l'occupation  
„ la plus noble, & en même tems la plus

(a) v. 597.

## P R E F A C E. v

digne de l'homme ; & notre Poëte auroit pu dire comme Galien (a) dans l'ouvrage qu'il a fait de l'usage des parties des animaux , qu'en écrivant ces Livres il composoit une véritable hymne à l'honneur de celui qui nous a faits , & qu'il croyoit que la solide piété ne consistoit pas tant à lui sacrifier plusieurs hecatombes de taureaux , ni à lui présenter les parfums les plus exquis , qu'à reconnoître soi-même , & à faire reconnoître aux autres , qu'elle est sa sagesse , sa puissance & sa bonté. Ces rayons de lumière , qui brillent à travers l'obscurité du paganisme , sont sans doute d'un prix infini pour quiconque aime le vrai.

Severus finit enfin son Poëme par une histoire merveilleuse qu'il raconte de deux jeunes gens de Catane , qui sans se mettre en peine de sauver leur bien , emporterent leur pere & leur mere sains & sauvés , à travers les flammes d'un terrible incendie. On reprochera peut-être à ce Poëte d'avoir eu si souvent recours à la divinité , après avoir promis de rendre raison des embrasemens du mont Etna , & d'en expliquer les causes physiques. \*

(a) Lib. 3. cap. 10.

## vj      P R E F A C E :

————— divinaque rerum  
Cura sine arbitrio est v. 94.  
Aut quis mirandus tanta faber imperet arti.  
v. 197.  
Non est divinis tam sordida rebus egestas. v. 67.  
A sacro nunquam non fertilis igne? v. 554.

M. le Clerc avoit déjà fait cette remarque. *bib. ch. tom. 1. art. 5.* mais si l'on veut bien y faire quelque attention, on verra que le Poëte en tous ces endroits remonte à la cause première, qu'il reconnoît que la matiere qui sert à entretenir les feux du mont Etna, ne s'est point formée toute seule, & qu'elle ne peut être sa propre cause à elle-même; cela ne seroit pas compréhensible à l'entendement: le Poëte reconnoît en un mot qu'il y a un Etre souverain, dont la Providence prend soin de tout & dirige l'Univers. N'est-ce pas là juger de la nature de la cause première par la nature de l'effet qui en résulte? & pourroit-on, sans s'oublier soi-même trouver du ridicule dans un Philosophe payen, qui en étudiant avec soin les causes physiques des merveilles de la nature, rend hommage à la main divine qui y préside? Pour moi, j'ose le dire, ce sont

## P R E F A C E. vij

ces traits, qui doivent rendre Severus plus estimable.

Il y a à profiter pour tout le monde dans la lecture de ce Poëte, c'est toujours une connoissance de plus de l'antiquité qui ne coûte guere à acquérir & que les personnes qui ont du goût pour les belles lettres, ne négligeront pas sans doute. Severus peut être sur tout d'une grande utilité pour les jeunes gens, qui voudront bien le lire avec application; ils n'ont gueres vû dans les autres Poëtes, de plus beaux exemples du sublime, qu'ils en trouveront dans celui ci; ceux d'entr'eux qui ont du goût me sçauront gré de leur avoir procuré la facilité d'entendre un Poëte du siecle d'Auguste qui méritoit d'être plus connu, qu'il ne l'a été jusqu'à présent. Ainsi quand la traduction, que j'en donne au public, n'auroit d'autre mérite que celui d'avoir rendu commun; un Auteur très estimable par lui-même, je me croirois assez récompensé de mes peines.

Du consentement de tous les gens de lettres, il est impossible de faire passer toutes les beautés d'un Auteur,

## viii P R E F A C E :

quel qu'il soit, dans une autre langue que celle en laquelle il a écrit ; cela a été discuté tant de fois, qu'il n'est plus permis aujourd'hui d'en douter, sur tout quand il s'agit d'un Poète. J'espère donc qu'on voudra bien me pardonner, si je n'ai pû conserver dans ma traduction le même feu, la même élévation & les mêmes figures, qu'on trouve dans le texte. L'on verra aisément, si on veut ne me point juger sans m'entendre, c'est-à-dire, lire & examiner le texte avec application, qu'il est impossible d'en rendre toutes les beautés ; car outre les difficultés qui naissent de la différence des langues, l'extrême précision du Poète y met encore en beaucoup d'endroits un obstacle invincible. Ainsi je me suis sur tout attaché à rendre fidèlement le sens de mon Auteur, c'est là, je crois, l'essentiel d'une traduction ; c'est aussi ce qui m'a obligé de faire quelques notes sur certains mots, pour justifier mon explication ; mais j'ai été contraint de me borner à un très petit nombre ; pour ne point interrompre trop souvent le lecteur ; je le prie ici, d'avoir seulement égard en comparant la ver-

P R E F A C E: ix

tion avec le texte, à la double signification des mots dont j'ai quelquefois abandonné la signification métaphorique, quoique sans contredit la plus belle & la plus ordinaire, pour ne point faire de contresens, & parce qu'il est évident pour lors que le Poëte ne s'en est servi que dans le sens propre; comme dans ce vers :

Si nihil irritet flammæ stupeatque profundum.  
v. 341.

Severus se sert de *stupere*, pour exprimer le repos du mont Etna; parce que ce mot signifie proprement *s'arrêter*, *se reposer*. Mais on s'en sert plus ordinairement dans le sens figuré pour exprimer certains mouvemens du corps & de l'esprit qui marquent l'étonnement. Severus fournit encore une infinité de métaphores, qui ne sont pas d'un usage ordinaire, quoiqu'elles soient très élégantes, & qu'on en trouve quelques exemples dans les meilleurs Auteurs. Dans ce vers :

Improspectus hiat, tantarum semina rerum,  
&c. v. 340.

le Poëte se sert de *semina* pour signi-

A v



x P R E F A C E :

fier la cause. Cicéron , dans l'une de ses Philippiques où il accuse Antoine d'avoir été la cause de la guerre se sert de la même métaphore :

(a) *Sic hujus luctuosissimi belli semen tu fuisti.* Mais je crois qu'on n'en trouveroit gueres d'exemple pour signifier une cause physique, excepté dans Lucrece, où cette métaphore est souvent employée. Ces doubles significations, qui ne sont pas communes, sont assez fréquentes dans Severus, ce qui fait que le vrai sens des phrases où elles se rencontrent ne se présente pas d'abord à l'esprit.

Je n'ai pas cru pouvoir me dispenser de faire aussi des remarques sur ce qui regarde l'histoire ou la fable , il est vrai que bien des gens n'en ont pas besoin, mais on est obligé de contenter tout le monde ; d'ailleurs on n'exige pas des lecteurs qu'ils lisent les remarques sur des choses qu'ils savent déjà, mais ils ne seront pas fâchés d'en trouver sur celles qu'ils ne savent point ou qu'ils peuvent avoir oubliées. Je ne me suis point appliqué à rechercher la vérité historique des

(a) Philip. 2. n. 22.

P R É F A C E. xi

Fables , que Severus réfute dans son poëme ; on ſçait que depuis l'explication de M. l'Abbé Banier , on n'a plus aucun éclairciſſement nouveau à donner ſur cette matiere ; je me contente donc d'y renvoyer les lecteurs qui en feront curieux. Pour ce qui regarde la correction du texte , j'ai ſuivi Theodore Gorral qui m'a paru n'avoir rien laiſſé à déſirer ſur cela.

Le mont Etna faiſant le ſujet du Poëme dont je donne la traduction , j'ai crû qu'il étoit néceſſaire d'y ajouter une diſſertation particuliere ſur cette montagne à laquelle j'ai joint deux Cartes pour ne rien laiſſer à déſirer aux lecteurs.

Pour ce qui regarde Publius Syrus , j'ai ſuivi l'édition de Bentley qui l'avoit donnée ſur de bons manſcrits , j'y ai ſeulement ajouté preſque tous les vers qu'on trouve dans l'édition du Louvre , & qui ne ſe rencontroient pas dans celle-ci , je n'en ai obmis que les vers qui ſont des répétitions des mêmes ſentences , ou qui ne renferment pas un ſens parfait. J'ai laiſſé les vers ſelon l'ordre de l'alphabet tels qu'ils ſont dans les manſcrits & dans les deux éditions

xij P R E F A C E.

dont j'ai parlé sur lesquelles j'ai fait ma traduction. Quoique j'aye rejetté de cette édition quelques vers de celle du Louvre, elle sera cependant encore plus parfaite, parce qu'il y a beaucoup de vers dans celle de Bentley qui y avoient été obmis & qui méritoient assurément d'y tenir leur place.

J'espere qu'on trouvera dans cette traduction la même fidélité à rendre le sens du Poëte, que dans celle de l'Etna de Cornelius Severus; mais il ne faut pas qu'on s'attende à y trouver plus d'exacritude à rendre les graces, les beautés, tout le sel & toute l'énergie de l'original. Je prie le lecteur de faire ici avec le Pere (a) Bouhours, cette réflexion si sensée & si judicieuse. *Ce qu'il y a, dit-il, de plus délicat dans les pensées & dans les expressions des Auteurs qui ont écrit avec beaucoup de justesse & de délicatesse, se perd quand on les veut mettre dans une autre langue: à peu près comme ces essences exquisés, dont le parfum subtil s'évapore quand on les verse d'un vase dans un autre.* Toutes les pensées de ce Poëte, quoi-

(a) Pensées ingénieuses. p. 195.

## P R E F A C E. xiiij

que détachées & sans liaison entre elles, n'en sont pas moins belles, elles ont de la grandeur, de l'agrément & de la délicatesse ; outre la vérité qui contente toujours l'esprit, elles ont quelque chose qui le frappe, qui le surprend, & l'on en pourroit dire ce que disoit (a) Ciceron des pensées de Crassus :

*Sententia Crassi tam integra, tam vera, tam nova.*

(b) Seneque le pere mettoit les Sentences de Publius Syrus au dessus de ce qu'il y a de meilleur dans les Poëtes comiques & tragiques tant grecs que Romains. (c) Seneque le fils les regardoit aussi comme un excellent modele. Il n'est pas moins philosophe dans ses Sentences, que Cornelius Severus dans son Poëme de l'Etna. Ce dernier en chantant les merveilles de la nature, en pénétre les secrets les plus cachés, & nous apprend

(a) De orat. lib. 2. n. 188.

(b) *Transierunt quæ apud eum melius essent dicta, quam apud quemquam comicum tragicumque, aut romanum, aut græcum. Controv. 3. c. 3.*

(c) Epist. 8.

XIV P R E F A C E :

à admirer l'Auteur du prodige qui fait le sujet de son Poëme. Publius-Syrus, tout occupé de la connoissance du cœur humain en développe tous les replis, il nous presente dans chaque vers des preceptes qu'il assaisonne de toutes les graces du langage poëtique; propres à reformer nos mœurs, à resserrer les liens de la société & à la rendre plus agréable & plus parfaite.

Je ne scaurois m'empêcher de conseiller ici à ceux qui sont chargés d'élever de jeunes gens de leur faire voir & même apprendre par cœur ce petit Poëte. Je suis persuadé qu'il feroit impression sur leur esprit, & qu'il influeroit sur leur conduite, peut-être pour toute leur vie (a). Car, dit Quintilien, *il en est de l'esprit des enfans, comme d'un vase neuf qui conserve long tems l'odeur de la premiere liqueur qu'on y a versée* : ainsi les premieres idées que l'on reçoit dans un âge

(a) *Natura tenacissimi sumus eorum que rudibus annis percipimus: ut sapor quo vasa imbuas, durat . . .*

*Quo simul est imbuta recens servabit odorem, Testa diu. Horat. Epist. 2.*

## P R E F A C E.    xv

Encore tendre, s'effacent difficilement dans la suite.

J'ai ajouté quelques notes à la traduction, qui serviront à en faciliter l'intelligence; elles se réduisent à faire la comparaison de quelques passages de plusieurs autres Auteurs, où l'on trouve les mêmes pensées, & à rapporter quelques exemples tirés de l'histoire ancienne qui sont souvent plus efficaces que les preceptes, surtout sur l'esprit des jeunes gens, à qui ils inspirent bien plus d'amour pour la vertu. C'est ainsi qu'on pourroit leur rendre la lecture de ces sentences plus agréable; un pareil commentaire sur toutes celles qui en sont susceptibles ne sçauroit manquer de leur plaire & de les aider, en leur donnant plus de goût, à les mieux retenir.



# Notes du mont Royal

[www.notesdumontroyal.com](http://www.notesdumontroyal.com)

Une ou plusieurs pages sont omises  
ici volontairement.

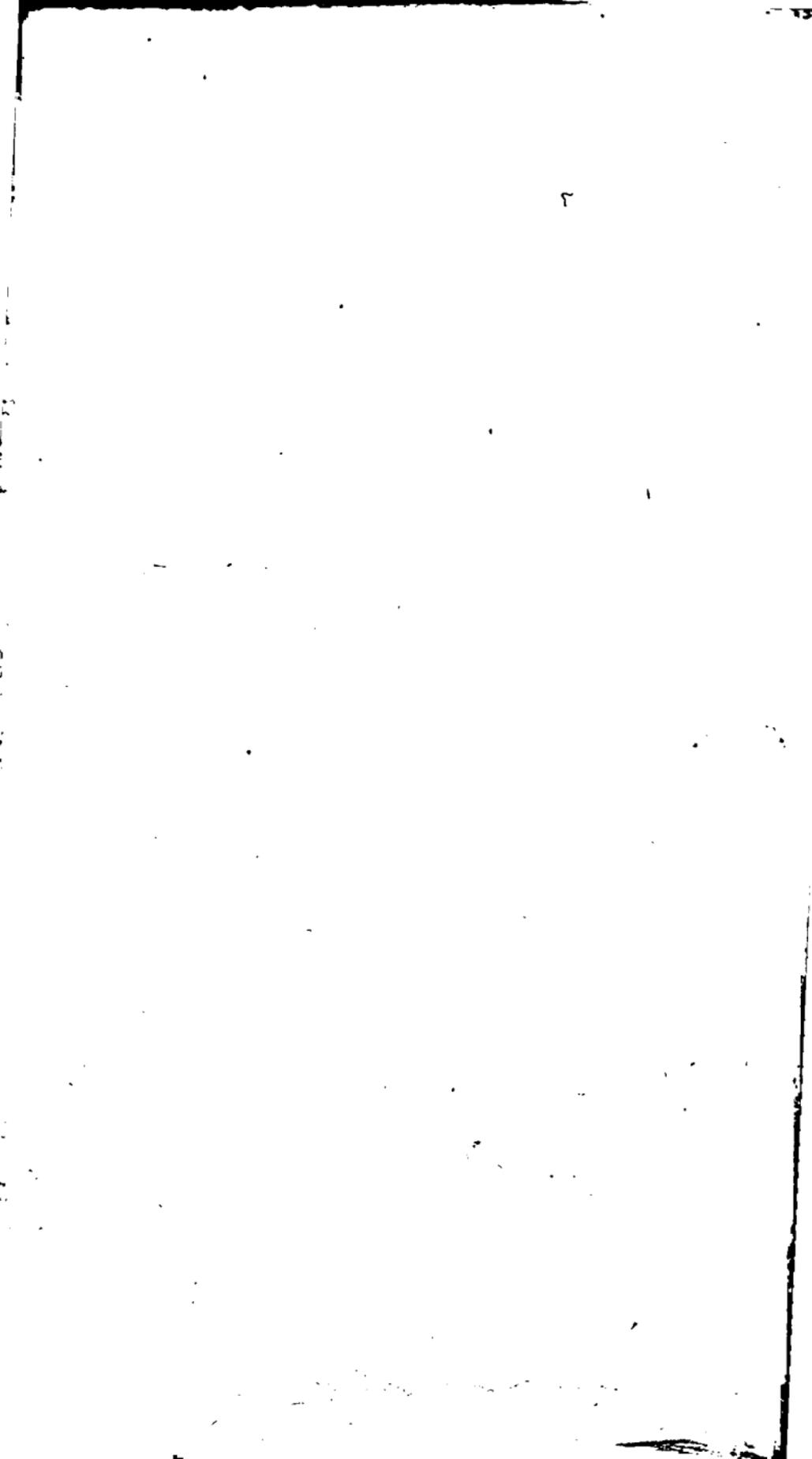
7  
LES SENTENCES

DE

PUBLIUS

SYRUS.

Kv





LA VIE  
DE  
PUBLIUS  
SYRUS.

**P**ublius Syrus étoit de Syrie , il fut emmené esclave à Rome dès sa plus tendre enfance : son maître charmé de son esprit aussi-bien que de sa figure , l'affranchit pendant qu'il étoit encore fort jeune , & le fit instruire avec beaucoup de soin. Ce vers qu'on trouve parmi ses Sentences ,

*Probus libertus sine naturâ est filius.*

montre bien qu'il ne fut pas ingrat.

K vj

Il composa d'abord beaucoup de Mimes qui lui attirerent de grands applaudissemens dans plusieurs villes d'Italie. Jules Cesar l'ayant trouvé digne de ses jeux sceniques, l'emmena à Rome, où il lût publiquement ses pieces, qui lui firent donner la préférence sur tous les Auteurs de Mimes de son tems, & dans la suite ce Prince l'honora toujours de sa protection. Il fut quelque tems Pémule de Laberius, Chevalier Romain qu'il vainquit enfin au jugement de Jules Cesar; celui-ci en fut si outré de dépit qu'il fit ce beau prologue que Macrobe nous a conservé, dans lequel il se plaint amèrement d'avoir eu trop de complaisance pour Jules Cesar qui l'avoit deshonoré en le faisant paroître sur le théâtre malgré sa répugnance. Il est vrai que Jules Cesar (a) qui l'avoit comblé de biens & d'honneurs ne pouvoit plus le souffrir à cause de son extreme médisance & de son orgueil insupportable, ce qui vrai-

(a) Gell. l. 17. c. 14.

semblablement ne contribua pas peu à la préférence que ce Prince donna à *Publius Syrus*, & ce fut sans doute cette disgrâce de *Labrius* qui fit naître ces beaux sentimens que (a) M. Rolin admire avec raison dans le prologue dont on vient de parler.

On ne nous a pas conservé un plus grand détail de la vie de notre Poète. On lui donna le nom de *Syrus* parce qu'il étoit de Syrie, & celui de *Publius*, parce qu'il étoit agréable au peuple. Ainsi l'on ignore son véritable nom : on est mieux instruit du nom de celui qui l'affranchit, quoiqu'un Auteur ait voulu donner à ce Poète, le surnom de *Claudius*, parce qu'il croioit qu'il avoit été esclave dans la famille (*Claudia* : il est seul de son opinion. (b) Aulugelle, Macrobe & L. Giraldus disent que son maître fut *Domitius* & ne donnent point d'autre nom à notre Poète que celui de *Publius Syrus*. Ses

(a) *Traité des Etud.* v. 1. pag. 232.

(b) L. 17. c. 14. *Macrobo.* l. 2. *Saturn.* l. 2. & 7. *Girald.* loc. cit.

ouvrages ont été un peu plus heureux que son nom, puisqu'on en a conservé les Sentences dont on donne aujourd'hui la traduction : Nous les devons à Aulugelle, à Macrobe, & à Seneque.

*Discours sur les Mimes.*

Après avoir rapporté ce qu'on trouve chez les Anciens touchant la Vie de ce Poëte Mimique, l'on ne peut se dispenser d'expliquer ici ce que c'étoit que les Mimes. Voffius, Valois, Saumaife & Gataker ont traité cette partie de l'ancien Théâtre avec beaucoup d'érudition ; je n'en dirai ici que ce qu'il faut pour satisfaire la curiosité du Lecteur.

Les Mimes faisoient d'abord partie de la Comédie : c'étoient certaines Oeuvres de théâtre qui consistoient en grimaces & en danses grotesques ; le terme *Mimes* *imitatio* montre assez que cet art avoit pour objet de bien imiter. On appelloit aussi Mimes les Acteurs qui les jouoient.

L'interêt ou la jalousie les sépara dans la suite des Acteurs comiques & ils firent bande à part. Leur but fut de divertir & d'amuser le public, pour y réussir, ils joignirent à leurs danses le burlesque de la Comédie : & cela produisit ce que nous appelons aujourd'hui des farces, qui n'eurent jamais ni la régularité, ni la finesse, ni le sel des Comédies ; ce n'étoit que des scènes imparfaites, sans intrigue, sans liaison & sans dénouement. Malgré la licence que les Mimes emprunterent des Comédies, leur objet principal fut cependant de (a) faire rire par le ridicule avec lequel ils imitoient les vices & les défauts des hommes. En voici un exemple que je tire de (b) Suetone : Onçait quelle étoit l'avarice de l'Empereur Vespasien : Le Mime

(a) . . . . . Nam sic  
Et Laberi Mimos, ut pulchra poemata mi-  
ror,

Ergo non satis est visu diducere rictum  
Auditoris : & est quædam tamen hic quo-  
que virtus. *Hor. Sat. IV. l. 1.*

(b) *Vespas. 19.*

qui representoit ce Prince à sa pompe funebre, demanda aux Officiers, combien couteroient ses funerailles, ceux-ci lui répondirent qu'elles couteroient cent sesterces. Qu'on me donne, dit-il, les cent sesterces & qu'on me jette dans le Tibre. *Quibus verbis*, dit l'Historien, *avaritia n defuncti elegantissimâ imitatione expressit.* Les Mimes de Sophron eurent sans doute ce sel & cette finesse de la satire; s'il est vrai, comme on le dit, (a) qu'elles plurent tellement au Philosophe Platon, qui les mettoit sous son chevet, & qu'on les trouva sous sa tête quand il fut mort. Telles furent en general les Mimes chez les Grecs, & chez les Romains, qui reçurent d'eux avec le tragique & le comique, ce genre de spectacle, auquel nous devons les Sentences de Publius Syrus. Malgré la pureté des mœurs qui y regne, & à laquelle ce Poëte semble s'être surtout attaché, il faut cependant convenir que les Mimes furent presque

(a) Vossius de Poët. Græc.

oujours obscenes , & que le spectateur y rioit souvent au dépens de sa vertu , de son innocence & de sa pudcur. C'est ce qui leur a attiré non seulement la cenfure des (a) saints Peres , mais même celle de plusieurs sages Payens.

L'on confond quelquefois les Pantomimes avec les Mimes , dont on vient de parler , ceux-ci étoient encore une autre efpee de farceurs , dont l'origine est la même que celle des Mimes ; ils mêloient d'abord le chant à la danse : dans la fuite ils ne parlerent plus qu'aux yeux , mais avec tant d'art qu'ils representoient une Tragédie ou une Comédie entiere sans chant , ni déclamation & par la seule vivacité du geste : & comme dit un ancien Poëte :

Tot linguæ , quot membra viro , mirabilis  
ars est ,  
Quæ facit articulos , ore filente loqui.

Quoique cette sorte de représentation

(a) S. August. de C. D. l. 3. c. 21. Tit. Liv. l. 39. Sall. hist. l. 2. & in Jugurth. Plin. un. l. 3. Ep. 1.

tion fût très-imparfaite; l'art de l'imitation y fut porté si loin, que non seulement elle fut aimée du peuple; mais elle le fit admirer par les gens sensés. Le seul objet des Pantomimes étoit d'amuser & de faire rire, & presque toujours aux dépens des mœurs. Si l'on en croit (a) Juvenal, jamais spectacle ne remua les passions avec tant de vivacité, & ne donna des tentations si victorieuses aux spectateurs que la danse des Pantomimes. (b) Zosime compte cette danse entre les causes de l'ébranlement de l'Empire Romain. Cet art fut porté à sa perfection sous le regne d'Auguste par Pylade & Bathille. Ceux qui voudront voir un plus grand détail sur cette matière, pourront avoir recours aux Auteurs qu'on a cités.

(a) Sat. 6.

(b) Lib. 1.





# OBSERVATIONS

SUR LES SENTENCES

DE

PUBLIUS SYRUS.

**M**<sup>r.</sup> de la Bruyere a répandu dans ses caracteres , qui sont sans contredit l'un des plus beaux ouvrages que nous ayons sur les mœurs, presque toutes les Sentences de ce Poëte. Il en a traduit quelques-unes , il a donné aux autres un tour nouveau , un peu plus d'étendue & les a présentées sous plusieurs faces différentes. Je n'en rapporterai ici qu'un petit nombre d'exemples.

(a) *Fortuna jus in hominis mores non habet.*

(a) *Pub. Syr.*

236 *Observations sur les Sentences*

„ (a) La fortune, dit-on, change  
„ les mœurs; je crois plutôt qu'elle  
„ les découvre: tant qu'on vit dans  
„ l'esperance de quelque avantage,  
„ on se concerte, on se compose, on  
„ se déguise afin de mieux tromper  
„ ceux qui entreprennent notre élé-  
„ vation. Est-on parvenu à son but,  
„ l'on se montre tel que l'on est.

*Fortuna usu dat multa, mancipio nihil.*

*Levis est fortuna citò repolcit quod dedit.*

„ (b) La fortune ne donne rien,  
„ elle ne fait que prêter un tems:  
„ demain elle redemande à ses fa-  
„ voris ce qu'elle semble leur don-  
„ ner pour toujours.

*Mortem timere crudelius est quàm mori.*

„ La mort n'arrive qu'une fois &  
„ se fait sentir à tous les momens de  
„ la vie: il est plus dur de l'appré-  
„ hender que de la souffrir.

*Est vita misero longa, felici brevis.*

(a) M. de la Bruy. de la bonn. & mauv.  
fortunc.

(b) Ibid.

„ La vie est courte pour ceux  
„ qui sont dans les joyes du mon-  
„ de ; elle ne paroît longue qu'à ceux  
„ qui languissent dans l'affliction.  
„ Job se plaint de vivre long tems,  
„ & Salomon craint peut être de  
„ mourir trop jeune. On trouve  
aussi la meilleure partie des Senten-  
ces de Pub. Syrus dans plusieurs des  
Discours du Sectateur.

C'est ainsi que sans être plagiai-  
res (a) les plus illustres Modernes  
se sont enrichis de ce qu'il y a de  
plus beau chez les Anciens. Il sem-  
ble que M. de la Bruyere ait voulu  
prévenir lui-même sur cela ses Lec-  
teurs, en commençant ses caracteres  
par cette maxime :

„ Tout est dit, & l'on vient trop  
„ tard depuis plus de sept mille ans  
„ qu'il y a des hommes, & qui  
„ pensent. Sur ce qui concerne les  
„ mœurs, le plus beau & le meilleur  
„ est enlevé ; & l'on ne fait que gla-  
„ ner après les Anciens & les plus  
„ habiles d'entre les Modernes.

(a) Messieurs Desbreaux, Moliere, la  
Fontaine, Racine, Rolin, Voltaire, &c.

238 *Observations sur les Sentences*

Il seroit à souhaiter qu'on accoutumât de bonne heure les jeunes gens, à qui j'adresse cette observation, à faire ces sortes de remarques dans leurs lectures; ils verroient le profit que les plus habiles Modernes ont retiré des Anciens, & je crois que rien ne seroit plus propre à leur former le goût, à exercer leur jugement & à leur orner l'esprit de ce qu'il y a de plus beau & de plus brillant dans les belles lettres. Qu'il me soit permis, pour confirmer cette réflexion, de rapporter encore ici quelques exemples que j'emprunte des meilleurs Auteurs. Andromaque exprime ainsi sa fidélité pour Hector.

(a) Ma flamme par Hector fut jadis allumée,  
Avec lui dans la tombe elle s'est enfermée.

Voici ce que Virgile fait dire à Didon pour Sichée son premier mari.

(b) Ille meos, primus qui me sibi junxit,  
amores

(a) M. Racin. *Androm. Trag.*

(b) *Æneid. lib. IV. v. 28.*

Abstulit : ille habeat secum servetque sepulcro.

On ne sçauroit peindre la fierté de l'Imperatrice Agrippine avec plus de vivacité :

(a) Et moi qui sur le trône ai suivi mes  
Ancêtres,  
Moi fille, femme, sœur & mere de vos  
maîtres.

Mais ne peut-on pas regarder encore cet endroit de Virgile comme le modele de M. Racine.

(b) Ast ego, quæ Divûm incedo reginâ,  
Jovis quæ.  
Et foror & conjux, una cum gente tot annos  
Bella gero, &c.

Ciceron dans sa harangue pour Marcellus, en parlant de la guerre civile entre Cesar & Pompée s'exprime ainsi :

(c) *Diverse voluntates civium sup.*

(a) M. Racin. *Britann.* Trag.

(b) *Æneid* lib. 1. v. 50.

(c) *Pro Marcel.* n. 31. & 32.

240 *Observations sur les Sentences*  
*runt distractaque sententia. Non enim*  
*consiliis solum & studiis, sed etiam ar-*  
*mis & castris dissidebamus. Erat au-*  
*tem obscuritas quadam, erat certamen*  
*inter clarissimos duces: multi dubitabant*  
*quid optimum esset, multi quid sibi ex-*  
*pediret, multi quid deceret, non nulli*  
*etiam quid liceret. Perfuncta respublica*  
*est hoc misero fatalique bello, &c.*

L'Orateur traite encore le même  
sujet dans sa harangue pour Liga-  
rius: (a) *Hac mihi quidem si proprium*  
*& verum nomen nostri mali queratur,*  
*fatalis quadam calamitas incidisse vide-*  
*tur, & improvidas hominum mentes oc-*  
*cupavisse, ut nemo mirari debeat humana*  
*consilia, divinâ necessitate esse superata.*

On sçait qu'il s'agissoit d'obtenir  
de Cesar le pardon de deux hommes  
qui s'étoient déclarés contre lui en  
prenant les armes en faveur de Pom-  
pée; & l'on sent aisément avec quel  
art & quelle délicatesse l'Orateur de-  
voit traiter cet endroit.

L'oraison funebre de M. Turen-  
ne a fourni à nos Orateurs Fran-

(a) Pro Ligar. n. 17.

çois un endroit aussi délicat à traiter. On va voir quel usage ils ont fait de ce qu'on vient de lire de Cicéron. Il s'agit des guerres civiles qui troublèrent la France sous la minorité de Louis XIV.

(a) » Que ne peut-on effacer ces  
» tristes années de la suite de l'histoire, & les dérober à la connoissance de nos neveux ! Mais puisqu'il est impossible de passer sur des choses que tant de sang répandu a trop vivement marquées.  
» (b) Montrons-les dumoins avec l'artifice de ce Peintre, qui pour cacher la difformité d'un vilage inventa l'art du profil. Dérobons à notre vûë ce défaut de lumiere & cette nuit funeste, qui formée

(a) M. Mascaron.

(b) Quintilien rapporte que Apelles chargé de faire le portrait d'Antigone, inventa l'art du profil pour représenter de côté ce Prince qui avoit perdu un œil, & pour cacher cette difformité par cet ingénieux artifice. *Apelles tamen imaginem Antigonej latere tantum ali. r. ostendit, ut amissi oculi deformitas lateret.* Quint. lib. 2. cap. 13.

L

„ dans la confusion des affaires pu-  
 „ bliques par tant de divers interêts,  
 „ fit égarer ceux même qui cher-  
 „ choient le bon chemin , &c.

„ (a. Souvenez vous, Messieurs,  
 „ de ce tems de desordre & de trou-  
 „ ble, où l'esprit tenebreux de dis-  
 „ corde confondoit le droit avec la  
 „ passion, le devoir avec l'intérêt,  
 „ la bonne cause avec la mauvaise ;  
 „ où les astres les plus brillants souf-  
 „ firent presque tous quelque éclip-  
 „ se, & les plus fideles sujets se vi-  
 „ rent entraînés malgré eux par le  
 „ torrent des partis, comme ces pi-  
 „ lotes, qui se trouvant surpris de  
 „ l'orage en pleine mer, sont con-  
 „ traints de quitter la route qu'ils  
 „ veulent tenir, & de s'abandonner  
 „ pour un tems au gré des vents &  
 „ de la tempête. Telle est la justice  
 „ de Dieu, telle est l'infirmité natu-  
 „ relle des hommes, &c.

Il y a là de grandes beautés, je  
 laisse au Lecteur le plaisir d'en faire  
 la comparaison. L'on pourroit croi-

(a) M. Flech. er.

re que M. Racine n'avoit point présents à l'esprit ces vers de Virgile, en comptant Andromaque & Britannicus ; & que Messieurs Maucaron & Flechier ne consulterent pas même aucune harangue de Cicéron sur l'oraison funèbre de M. de Turenne ; mais l'on ne sçauroit disconvenir que ces sortes d'imitations, qui sont fréquentes dans leurs ouvrages, auxquels elles donnent beaucoup d'éclat, ne fient le fruit de la lecture des Anciens & d'une exacte connoissance de ce que ceux-là ont de beau & de grand. Il me semble qu'il ne seroit pas possible qu'un jeune homme lût les Anciens & les Modernes en faisant de semblables remarques sans acquérir de grandes richesses. (a) *Quin etiam easdem causas ut quisque egerit, ut le erit scire.* J'ose même dire que cette attention seroit propre à faire naître du goût à qui n'en auroit point.

L'utilité des jeunes gens qui liront cette traduction, m'engage à

(a) Quint. lib. X. cap. 1.

ajouter encore ici quelques réflexions sur ce que l'on appelle *Sentences*. Le mot latin *sententia* chez les Anciens signifioit tout ce que l'on pense, avis, opinion, suffrage, sentiment, &c. & on le trouve souvent employé de cette maniere dans les meilleurs Auteurs, mais ce nom convient plus particulièrement, surtout en notre langue, à ces pensées qu'on regarde comme des (a) conseils, ou plutôt comme des arrêts en fait de mœurs. C'est en ce sens que Quintilien définit les (b) *Sentences*, des pensées morales, qui sont universellement vraies & louables, même hors du sujet auquel on les applique. Tantôt, continue le même Auteur, elles se rapportent seulement à une chose comme celle-ci : (c) *Rien ne gagne tant les cœurs que la bonté.*

(a) Nomen ex eo acceperunt, quod similes sunt consiliis aut decretis. *Quint. lib. VIII. cap. 5.*

(b) Est autem hæc vox universalis, quæ etiam citra complexum causæ possit esse laudabilis. *ibid.*

(c) Nihil est tam populare quàm bonitas. *Cic. pro Lig. n. 38.*

Et tantôt à la personne comme cette autre :

(a) Un Prince qui veut tout connoître, est dans la nécessité de pardonner bien des choses.

Quintilien en distingue trois sortes, les unes simples, comme :

(b) Chacun se laisse entraîner par son penchant.

Les autres qui contiennent la raison de ce qu'elles disent, comme celle-ci :

(c) Dans toutes les querelles, le plus fort, encore qu'il soit offensé, paroît toujours l'offenseur par cette raison-là même qu'il est le plus fort.

Les autres composées, comme celle-là :

(d) La complaisance nous fait des amis, la franchise des ennemis.

(a) Princeps qui vult omnia scire, necesse habet multa ignoscere.

(b) Trahit sua quemque voluptas. *Virgil. Eglog. II. v. 65.*

(c) In omni certamine qui opulentior est etiam si accipit injuriam, tamen quia plus potest, facere videtur.

(d) Oblæquium amicos, veritas odium parit. *Sall. in Jugurt.*

Les Sentences sont susceptibles de beaucoup de variété, (a) puisqu'on peut les exprimer par toute sorte de figures :

*La mort n'est point un mal, mais les approches de la mort sont fâcheuses.*

*Est-ce donc un si grand mal que de mourir ?*

Cicéron par un tour singulier & bien ingénieux les applique à la personne dans l'endroit de sa harangue pour Marcellus, où il adresse ainsi la parole à César : (b) *Pouvoir sauver des malheureux comme vous le pouvez ; c'est ce qu'il y a, César, & de plus grand dans le haut degré d'élevation où vous êtes, & le vouloit est ce qu'il y a de meilleur parmi les excellentes qualités que nous admirons en vous.* (c) Il attribue, dit

(a) *Per omnes enim securas tractari potest, illud notabile ex divitiis, mors miseram non est, aditu ad mortem miser est.*

*Utique adeone mori miserum est ? Quint. ibid.*

(b) *Nihil habet, Caesar, nec fortuna tua majus, quam ut possis: nec natura melius, quam ut velis scivare quam plurimos. Pro Ligar. n. 33.*

(c) *Ita quæ erant rerum, propria fecit hominis. Lib. VIII. cap. 5.*

Quintilien, à la personne de Cesar, ce qui semble appartenir aux choses.

(a) On sent déjà par ce peu d'exemples que les Sentences, soit en vers, soit en prose, peuvent être d'une merveilleuse utilité, elles frappent vivement l'esprit & ne manquent presque jamais d'allumer ces semences de justice & d'honneur qui sont naturelles dans notre ame. (b) Agrippa favori d'Auguste avouoit qu'il étoit redevable à cette Sentence, *Concordia parva res crescunt, discordia maxima dilabuntur*; d'être devenu bon frere & bon ami: *h c se aiebat, & fratrem & amicum optimum factum.*

L'on peut voir aisément dans les plus celebres Orateurs que ces sortes de pensées donnent, lorsqu'elles

(a) Ipsa quæ præcipuum per se multum habent ponderis: utique si aut carmini inserta sunt, prosa oratione in sententiam cooptata, sicut illa Catoniana: *erat non quod opus est, sed quod necesse est*. . . . . omnium honestarum rerum semina animi gerunt, quæ admonitione excitantur: non aliter quàm scintilla flatu levi adjuta, ignem suum explicat. *Senec. epist. 94.*

(b) *Idem ibid.*

148 *Observations sur les Sentences*  
 sont bien ménagées & placées à pro-  
 pos , beaucoup de grace & même  
 beaucoup de force au discours ; c'est  
 pour cela que Quintilien les appelle  
 (a) *lumina orationis* : mais il se plaint  
 en même tems de ce que les Ora-  
 teurs de son siècle recherchoient avec  
 trop de soin ces traits vifs & bril-  
 lants qu'ils affectoient de placer à la  
 fin de chaque période. (b) Cela fai-  
 soit paroître trop d'étude & mon-  
 troit l'art trop à découvert, ce qui  
 est un grand défaut dans l'Orateur.  
 Les maîtres de l'art ont fixé l'usage  
 que l'on doit faire des Sentences, il

(a) *Lumina autem, præcipuèquæ in clau-  
 sulis posita, sententias : quæ minus crebra  
 apud antiquos, &c. ibid.*

(b) *Ego vero hæc lumina orationis, velut  
 oculos quosdam esse eloquentiæ credo. Sed  
 neque oculos esse toto corpore velim ne  
 cætera membra officium suum perdant : &  
 si necesse sit veterem illum horreum di-  
 cendi malim, quàm istam novam licen-  
 tiam. Sed patet quædam via, sicut in cultus  
 victuque accessit aliquis citra reprehensio-  
 nem nitor, quem sicut postumus, adjicia-  
 mus virtutibus. Ibid.*

*de Publius Syrus.* 249

est aisé de les consulter là deslus;  
pour moi je crois devoir me borner  
ici à l'idée que je viens d'en don-  
ner.





# PUBLII SYRI SENTENTIÆ.



B alio expēctes, alteri quod feceris.

Ab amante lacrimis redimas iracundiam.

Absentem lædit, cum ebrio qui litigat.

Ad calamitatem quilibet rumor valet.

5. Ad pœnitendum properat, citò qui judicat.

---

(a) On se rappelle aisément ici cette loi naturelle que Dieu a imprimée dans le cœur de tous les hommes: *Alteri ne feceris, quod tibi fieri non vis.* » Ne faites pas » à autrui ce que vous ne voudriez pas » qu'on vous fit. Cette première Sentence, dont le sens est le même, est donc comme l'abrégé de toutes les autres, puisqu'elle renferme tous les devoirs de la société.



LES  
SENTENCES  
DE  
PUBLIUS  
SYRUS.



N (a) vous rendra ce que  
vous aurez fait aux autres.  
Apaisez par vos larmes  
la colere de ceux qui vous

aiment.

Maltraiter un homme ivre , c'est  
offenser un absent.

Dans un désastre toutes sortes de  
nouvelles trouvent du crédit.

Un jugement trop précipité est sui-  
vi d'un prompt repentir.

252. *Publii Syri Sententia.*

Ad tristem partem strenua est suspicio.

Æs debitorem leve gravem inimicum facit.

Ætas cinædum cælat, ætas indicat.

Aliena nobis, nostra plus aliis placent.

80. Alienum æs homini ingenuo acerba est  
servitus.

Alienum est omne, quidquid optando  
evenit.

Alterius damnum; gaudium hæud facias-  
tuum.

Amans iratus multa mentitur sibi.

---

\*(a) Cette Sentence peut encore être en-  
tendu de cette maniere : On soupçonne plus  
volontiers le mal. Et en ce sens cette Sen-  
tence est toujours vraie.

(b) On n'en fait que trop tous les jours  
la malheureuse experience ; c'est ce qui  
donna lieu autrefois à M. Despreaux de  
faire cette belle épigramme à l'occasion de  
M. Patru, à qui il avoit prêté de l'ar-  
gent :

» Je l'assistai dans l'indigence :

» Il ne me rendit jamais rien.

*Les Sentences de Publius Syrus. 257*

(a) Les apparences donnent lieu à de violens soupçons.

(b) Prêter de l'argent à quelqu'un, quoiqu'en petite quantité, c'est se faire un grand ennemi.

L'âge cache les mauvaises inclinations, l'âge les découvre.

Ce qui appartient à autrui nous plaît, & ce qui nous appartient plaît aux autres.

Les dettes sont pour un homme né libre, une cruelle servitude.

(c) Le bien qui n'est que le fruit de nos avides désirs, ne nous appartient pas.

Il ne faut pas se réjouir du mal qui arrive aux autres.

(d) Un amant irrité se persuade beaucoup de choses fausses.

---

• Mais quoiqu'il me dût tout son bien

• Sans peine il souffriroit ma presence

• O la rare reconnoissance!

(c) C'est en ce sens que Seneque le fils a entendu cette Sentence dans l'épître 8. où il la cite,

(d) C'est ce qui a fait dire à Ovide :

Credula res amor est.

• L'amour est d'ordinaire fort crédule.

*Æneid. Ep. VI. 217*

254 *Publii Syri Sententia.*

Amans quid cupiat, scit, quid sapiat non videt.

15. Amans quod suspicatur, vigilans somniat.

Amans ita ut fax, agitando ardescit magis.

Amare juveni fructus est, crimen seni.

Amare & sapere vix adeo conceditur.

Ames parentem, si æquus est, si aliter, feras.

20. Amicitia semper prodest, amor & nocet.

---

(a) Cette Sentence & les six suivantes ont l'amour pour objet. Le Poète y peint d'une maniere assez vive le caractere de cette passion.

(b) La piété des enfans envers leurs parens est la vertu qu'on trouve la plus recommandée chez les Payens après le culte dû aux Dieux. Cicéron dit dans sa harangue pour Cluentius §. 27. *Que non seulement on ne doit point murmurer contre ses parens, mais qu'on doit même supporter leurs injures avec douceur.* L'histoire en fournit plus d'un exemple : celui-ci mérite surtout d'être remarqué. Un jeune homme qui avoit resté long-tems à l'école du Philosophe

*Les Sentences de Publus Syrus 255*

Un amant sçait ce qu'il désire, mais il ne prend pas garde aux bornes que la sagesse met à ses desirs.

(a) Un amant croit voir quoique éveillé, la réalité de ses soupçons.

Un amant est semblable à un flambeau, plus on l'agite, plus il s'enflamme.

L'amour est naturel aux jeunes gens, mais c'est un crime dans la vieillesse.

Il est presque impossible d'aimer & d'être sage.

(b) Il faut aimer son pere, s'il est juste, il faut le supporter s'il ne l'est pas.

(c) L'amitié est toujours utile, & l'amour toujours nuisible.

---

Zenon, étant de retour chez lui, son pere lui demanda quel progrès il avoit fait dans la sagesse; *ma conduite*, dit le jeune homme, *vous montrera ce que j'ai appris*. Le pere irrité de cette réponse, qu'il regarda comme une marque de mépris, le frappa aussitôt: *J'ai appris*, dit alors le fils sans s'émouvoir, *à supporter avec douceur les emportemens de mon pere.* *Ælian*, l. 9. c. 23.

(c) Alexandre le grand en connoissoit bien tout le prix, quand il faisoit cette ré-

296 / *Publii Syri Sententia.*

Amicitia pares aut accipit , aut facit.

Amici vitia ni feras , facis tua.

Amicum perdere , est damnorum maximum.

Amicum lædere ne joco quidem licet.

25. Amicis eo magis dees , quominus habes.

Amissum quod nescitur , non amittitur.

---

ponse à celui qui lui demandoit où étoient ses trésors : *Ils sont*, dit-il , *chez mes amis*; *Plut. in vit. Alex.*

(a) Voici je crois la meilleure façon d'expliquer cette Sentence :

» Je voudrois , dit Horace , qu'en fait  
» d'amitié l'on ne fût pas si éclairé , &  
» que ce manque de lumière passât pour  
» une vertu parmi les honnêtes gens.

Vellem in amicitia sic erraremus , & isti  
Errori nomen virtus posuisset honestum:  
*Lib. 1. Sat. III. 41.*

(b) L'histoire d'Auguste fournit une belle preuve de la vérité de cette Sentence. On sçait que ce Prince n'apprit les désordres de sa fille Julie que quand ils furent montés aux derniers excès ; il ne balança pas dans

*Les Sentences de Publius Syrus. 257*

L'amitié unit des gens égaux , ou elle rend égaux ceux qu'elle unit.

(a) Si vous ne sçavez pas supporter les défauts de votre ami , ils deviennent les vôtres.

(b) Perdre un ami , c'est la plus grande perte qu'on puisse faire.

Il ne faut pas offenser ses amis, même en raillant.

Moins on a d'amis , plus on en a besoin.

Perdre sans le sçavoir , ce n'est pas perdre.

---

son premier mouvement à l'exiler , & apprit ainsi à toute la terre les crimes de sa fille. On s'imagine aisément combien cette situation étoit cruelle , pour Auguste surtout , qui avoit perdu ce qu'il avoit de plus cher dans sa famille , & qui n'avoit plus de successeur , ce qui lui fit dire les larmes aux yeux : *Que ce malheur ne lui seroit point arrivé si Agrippa ou Mécène eussent été encore en vie. Horum nihil mihi accidisset , si aut Agrippa aut Mæcenas vixisset.* Cet Empereur , maître du monde entier , ne put jamais trouver parmi une foule innombrable de Courtisans , & tant de milliers d'hommes soumis à sa puissance , de quoi remplacer ces deux amis. *Senec. de benef. c. 32.*

258 *Publii Syri Sententia.*

Amor extorqueri non pote, elabi pote.

Amor otiosæ causa sollicitudinis.

Amor misceri cum timore non potest.

30. Amoris vulnus idem, qui sanat, facit.

Angustâ capitur tutior in mensâ cibus.

Animi arbitrio amor sumitur, non ponitur.

Animo dolenti nihil oportet credere.

Animus, vereri qui scit, scit tutò ingredi.

35. Animus hominis, quidquid sibi imperat, obtinet.

Anus, cum ludit, morbi delicias facit.

Apertè mala cum mulier, tum demum est bona.

---

(\*) Cette Strophe d'Horace explique bien élégamment cette Sentence.

Vivitur parvo benè, cui paternum

Splendet in mensa tenui salinum,

Nec levis somnos timor aut cupido

Sordidus aufert. *L. 2 Od. 16.*

- » Celui-là seul vit heureux dans la pauvreté, qui voit avec plaisir sur sa petite table, la salière de ses Ancêtres, & à qui la crainte & la sordide avarice ne font point perdre le sommeil. *Trad. de M. Dac.*  
» J'avertis ici le Lecteur qu'il trouvera

*Les Sentences de Publius Syrus. 259*

L'amour peut s'éteindre, mais il ne peut être vaincu.

L'amour nous fait passer le tems dans une oisiveté inquiète.

L'amour ne peut pas être mêlé avec la crainte.

Le même objet qui nous guérit d'un amour, nous en inspire un autre.

(d) On mange avec plus de sécurité à une table frugate.

L'amour s'inspire, mais ne se force point.

Il ne faut rien croire de celui qui se plaint.

Celui qui sçait craindre, sçait se conduire en sûreté.

On est maître de soi-même lorsqu'on sçait commander à ses passions.

Une vieille qui joue, divertit la mort.

1. Une femme dont la malice n'est point cachée, est bonne.

---

quelques sentences sur lesquelles je n'ai pas crû pouvoir me dispenser de faire des remarques un peu longues, ce qui m'a obligé de les placer à la fin de cette traduction ; elles sont indiquées par des chiffres.

260 *Publii Syri Sententia:*

Arcum intentio frangit , animum remissio.

Avaro quid mali optes , nisi ut vivat diu.

40. Avarum facile capias , ubi non sis idem.

Avarum irritat , non satiat pecunia.

Avarus animus nullo satiatur lucro.

Avarus damno potius , quam sapiens , doctet.

Avarus , nisi cum moritur , nil rectum facit.

45. Avarus ipse miseriæ causa est sua.

---

(a) Voici comment Juvenal a tourné la même pensée :

Crescit amor nummi , quantum ipsa pecunia crescit ,

Et minus hanc optat , qui non habet . . . :

« La possession des biens irrite notre  
« amour pour eux , & cette passion croît à  
« mesure qu'ils augmentent ; en sorte que  
« ceux qui n'en ont point les souhaitent  
« avec moins d'ardeur que ceux qui en re-  
« gorgent. *Sat. XIV. trad. du P. Tart.*

(b) Cette épigramme ajoute le dernier trait au portrait de l'avare :

2. Un arc trop tendu se rompt, trop de relache gâte l'esprit.

Quel plus grand mal peut-on souhaiter à un avare que de vivre long-tems ?

Pour tromper un avare, il suffit de ne l'être pas.

(a) L'argent irrite la soif d'un avare, il ne la rassasie pas.

Nul gain ne peut satisfaire le cœur avide d'un avare.

Les pertes font plus d'impression sur le cœur d'un avare que sur celui d'un homme sage.

Le seul bien que fasse un avare est de mourir.

(b) Un avare est la cause de sa propre misere.

- 
- » Au lieu d'actes de foi, d'amour & d'espérance,
  - » Frontin agonisant supputoit la dépense
    - » Que sa maladie & sa mort
    - » coûteroient à son coffre fort.
  - » Tant pour le Médecin, tant pour l'Apoticaire,
  - » Tant pour cet homme-ci, tant pour cet autre-là,
  - » Tant pour l'enterrement, & tant pour l'inventaire,

262 *Publius Syrus Sententia.*

Audendo virtus crescit, tardando timor.

Auferri & illud, quod dari potuit, potest.

Aut amat, aut odit mulier: nihil est tertium.

Auxilia humilia, firma consensus facit.

50. Benè perdit nummos judici cum dat nocens.

Benè dormit, qui non sentit, quàm malè dormiat.

Benè cogitata, si excidunt, non occidunt.

Beneficia plura accepit, qui scit reddere.

Beneficium dando accepit, qui digno dedit.

---

» Tant pour ceci, tant pour cela.

» Ce n'est pas sans raison que l'on te trouve à craindre,

» O mort, s'écria-t-il, que tu nous fais souffrir?

» Malheureux, que je suis à plaindre!

» Et qu'il m'en coûte de mourir!

*M. le Brun.*

*Les Sentences de Publius Syrus. 263*

L'exécution augmente le courage,  
& le retardement redouble la crainte.

On peut vous ôter ce qu'on a pu  
vous donner.

Une femme ne peut rester indiffé-  
rente, elle aime, ou elle hait.

L'union rend les petits secours puis-  
sants.

Un coupable qui donne de l'argent  
à son Juge sçait le perdre à propos.

Celui qui ne sent pas que son so-  
meil est mauvais, dort bien.

Quoique les bonnes pensées s'éva-  
nouissent, elles ne sont pas tout à fait  
perduës.

3. Celui qui sçait rendre un bienfait  
en a reçu plusieurs.

(a) Rendre service à quelqu'un  
qui le mérite, c'est recevoir un bien-  
fait.

---

(a) Il est certain qu'il y a des gens qui  
ont l'ame assez généreuse pour goûter un  
vrai plaisir à rendre service; mais y en a-t-il  
beaucoup qui croient recevoir un bienfait  
de celui qui leur en fournit l'occasion?  
Qu'on examine cependant avec réflexion  
cette Sentence, la vérité m'en paroît touz  
à fait sensible.

264 *Publii Syri Sententia.*

55. Beneficium qui dedisse se dicit, petit.

Beneficium sæpè dare, docere est reddere.

Beneficium qui dare nescit, injustè petit.

Beneficium dignis ubi des, omnes obligas.

Beneficium accipere, libertatem vendere est.

60. Benignus etiam dandi causam cogitat.

Bis est gratum, quod opus est, ultio si afferas.

Bis emori est, alterius arbitrio mori.

Bis peccas, cum peccanti obsequium accommodas.

---

(a) Martial a pris cette Sentence pour le sujet d'une Epigramme pleine de sel & d'esprit.

Quæ mihi præstiteris memini semperque tenebo,

Cur igitur taceo, Posthume? tu loqueris.

Incipio quoties alicui tua dona referre.

Protinus exclamat, dixerat ipse mihi.

Non bellè quædam faciunt duo: sufficit unus

Huic operi: si vis ut loquar ipse tace,

Publicus

*Les Sentences de Publius Syrus. 265*

(a) Publier les services que l'on a rendus, c'est les reprocher.

Rendre souvent service aux autres c'est leur apprendre à en rendre.

Il y a de l'injustice à demander un service quand on ne sçait pas en accorder.

Rendre service à des personnes de mérite, c'est obliger tout le monde.

Recevoir un bienfait, c'est vendre sa liberté.

Un homme généreux cherche l'occasion de signaler sa générosité.

On oblige doublement celui dont on prévient les besoins.

Mourir par le caprice de quelqu'un c'est mourir deux fois.

(b) Approuver celui qui manque à son devoir, c'est y manquer deux fois.

---

Crede mihi, quamvis ingentia, Posthume,  
dona

Autoris pereunt garrulitate sui.

*L. 5. Epigr. 53.*

Si Charles par son credit,

M'a fait un plaisir extreme.

J'en suis quitte, il l'a tant dit

Qu'il s'en est payé lui-même.

(b) On lit précisément la même Sentence

M

266 *Publii Syri Sententia.*  
Bis vincit , qui se vincit in victoria.

65. Bis interimitur , qui suis armis perit.

Blanditiâ , non imperio , fit dulcis Venus;

Bona nemini hora est , ut non alicui sit  
mala.

Bona mors est homini , vitæ quæ extin-  
guat mala.

Bona opinio hominum tutior pecuniâ est.

Bona fama in tenebris proprium splen-  
dorem obtinet.

---

dans Senèque exprimée en termes différens :

Qui non vetat peccare , cum possit jubere.  
*Trans. v. 289.*

Cette Sentence recommande cette liberté qui fit tant d'honneur à Mécène , lorsque voyant un jour Auguste sur le point de condamner plusieurs personnes à la mort , & ne pouvant approcher de son tribunal à cause du monde qui l'environnoit , il écrivit ces mots sur des tablettes qu'il lui jetta : *Surge tandem carnifex.* „ Levez vous , & ne faites „ point le bourreau. Auguste les ayant luës , se retira sans condamner personne. *Diog. l. 55.*

*Les Sentences de Publius Syrus. 267*

(a) Se vaincre soi-même dans la victoire, c'est être deux fois vainqueur.  
Se tuer de ses propres mains, c'est se faire mourir deux fois.

On rend l'amour agréable par la douceur & les caresses, mais non pas par le commandement.

Personne ne jouit d'un bon moment qui ne soit fatal à quelqu'autre.

La mort est avantageuse à celui dont elle finit les malheurs.

La bonne réputation vaut mieux que les richesses.

(b) La bonne réputation brille par son propre éclat à travers l'obscurité,

---

(a) C'est cette victoire qui élève, selon Cicéron, le vainqueur jusqu'aux cieux. *Hac qui faciat, non ego cum summis viris comparo, sed simillimum Deo judico.* » En user ainsi » c'est se rendre, je ne dis pas comparable » aux plus grands hommes, mais presque » semblable aux Dieux. *Orat. pro Marcello.*

(b) M. Flechier en fournit un exemple bien éclatant en parlant de M. de Turenne : *Il se cache, dit-il, mais sa réputation le découvre, il marche sans suite & sans équipage, mais chacun dans son esprit le met sur un char de triomphe.* &c.

268 *Publii Syri Sententia.*

Bona turpitudine est, quæ periculum via  
dicat.

Bona comparat præfidia misericordia,

Bonarum rerum consuetudo pessima est.

Bonis nocet, quisquis pepercerit malis.

75. Bonitatis verba imitari, major malitia  
est.

Bono justitiæ proxima est severitas.

Bonorum crimen est officiosus miser.

Bonum quidem suprimitur, nequam ex  
tinguitur.

Bonum est, fugienda aspicere in alieno  
malo.

80. Bonum ad virum citò moritur iracundia.

Bonus animus læsus gravius multo iras  
citur.

Bonus animus nunquam erranti obse  
quium accommodat.

---

(\*) Juvenal peint assez bien en un seul  
vers l'énormité de ce vice :

Fallit enim vitium specie virtutis, & umbræ

*Les Sentences de Publins Syrus 269*

C'est une honte avantageuse que celle qui délivre du danger.

La compassion prépare un bon azile.

Ne pouvoir se passer des commodités de la vie, c'est avoir une très-mauvaise habitude.

Epargner les méchants, c'est nuire aux gens de bien.

(a) Imiter le langage des gens de bien, c'est le comble de la méchanceté.

L'exacte justice se montre presque toujours avec un front severe.

Etre malheureux & avoir un bon cœur, c'est le crime des gens de bien.

On peut supprimer le bien, mais on ne peut l'éteindre.

Il est avantageux d'apprendre par le mal d'autrui, ce qu'on doit éviter.

Un homme de bien ne se ressouvent pas long-tems des injures.

Un bon cœur offensé est beaucoup plus sensible qu'un autre.

Un bon esprit ne se prête jamais à l'erreur.

270 *Publii Syri Sententiæ.*

Brevis mens ipsa est memoria iracundiæ.

Brevis ipsa vita est, sed malis fit longior.

85. Cæci sunt oculi, cum animus alias res agit.

Caret periculo, etiam qui tutus cavet.

Castra ad virum matrona parendo impetat.

Calus quem sæpe transit, aliquando invenit.

Cavendi nulla est dimittenda occasio.

90. Citiùs venit periculum, cum contemnitur.

Citò ad naturam ficta reciderint suam.

---

(A) Juvenal n'a fait que donner un autre vêtement à la même Sentence :

..... quippe minuti  
Semper & infirmi est animi exiguique voluptas  
Ultio. *Sat.* 13. v. 189.

« Il n'y a que les petits esprits, que les esprits foibles qui trouvent du plaisir dans la vengeance. *Trad. du P. Tart. Saluste*, a fait cette remarque : Que les premiers Romains accrurent bien plus leur empire en

*Les Sentences de Publius Syrus. 271*

(a) Le ressouvenir des injures est la marque d'un petit esprit.

La vie est courte par elle-même ; mais les malheurs la rendent bien longue.

Les yeux ne voyent d'autre objet que celui qui occupe l'esprit.

Celui qui, lors même qu'il n'a rien à craindre, prévoit le danger, n'y est jamais exposé.

Une femme chaste commande à son mari, même en lui obéissant.

L'on tombe un jour dans le malheur, qu'on a souvent évité.

Il ne faut jamais être sans précaution.

Plus on méprise le danger, plutôt on s'y trouve exposé.

On donne en vain au faux les apparences du vrai, il est bientôt reconnu.

---

pardonnant aux vaincus, qu'en remportant des victoires. *Et plus pend auxerunt imperium parcendo victis, quam vincendo. Catib. l. 9.* C'est ce qui fit faire à Tite-Live cette réflexion, si judicieuse qu'elle passa en proverbe: « Que l'amitié devrait être immortelle & l'inimitié mortelle. *Amicitias immortales, inimicitias mortales esse debere. l. 40. p. 46.*

272 *Publii Syri Sententia.*

Citò ignominia fit superbi gloria.

Citò improborum læta ad perniciem cadunt.

Civilis belli oblivio defensio est.

Comes facundus in via pro vehiculo est.

Conjunctio animi maxima est cognatio.

Consilio melius vincas , quam iracundiâ.

Confidera quid dicas , non quid cogitas.

Consuetæ vitia ferimus , non reprehendimus.

---

(\*) Il n'est pas douteux que la conformité de goût, d'humeur & de volonté, resserre les liens de l'amitié. *Nam idem velle, atque idem nolle, ea demum firma amicitia est.* Sall. *Catil.* 120. Cic. *pro Plan.* n. 5. Mais si le portrait que Perse fait du genre humain, est d'après nature; cette sympathie ne peut se rencontrer que très-rarement. « Tous les hommes, dit-il, ne sont pas du même caractère; leur vie, leurs inclinations, leurs occupations sont fort différentes. Il y a bien dans tout cela de la bigarrure.

Mille hominum species, & rerum discolor  
usus:

Velle suum cuique est, nec voto vivitur  
uno. *Perf. Sat. V. trad. du P. Tarr.*

La gloire d'un homme rempli d'orgueil, se change bientôt en ignominie.

La prospérité des méchans ne dure gueres.

C'est l'oubli d'une guerre civile, qui la soutient.

Dans un voyage un agréable compagnon fait trouver le chemin court.

(a) Le rapport de caractere forme les liaisons les plus étroites.

On vient plus sûrement à bout de ses desseins par la prudence, que par l'emportement.

Faites attention à ce que vous dites, non pas à ce que vous pensez.

(b) On ne se corrige gueres des défauts d'habitude.

---

(b) « On a beau passer les mers, dit  
« Horace, on change de climat & non pas  
« d'humeur.

Cœlum, non animùm mutant, qui trans  
mare currunt. *L. 1. Ep. XI.*

Voici comme Perse a tourné cette pensée : « Apprenez delà [ je parle aux vieillards  
« aussi bien qu'aux jeunes gens, ] apprenez

100. Contemni gravius stultitiæ est, quam percuti.

Crimen relinquit vitæ, qui mortem appetit.

Crudelem Medicum intemperans æger facit.

Crudelis in re adversâ est objurgatio.

Crudelis est, non fortis, qui infantem necat.

105. Cui plus licet quam par est, plus vult quam licet.

Cui omnes benedicunt; populi possidet bona.

Cui semper dederis, ubi negas, rapere imperas.

» le but & la fin que vous devez vous proposer; faites provision des vertus & des bonnes qualités qui doivent vous servir à passer doucement les fâcheuses & tristes années de la vieillesse. Nous y penserons demain. Demain! Vous ferez demain tout comme aujourd'hui. Attendez un peu, nous ne vous demandons qu'un seul jour; est-ce si grande chose? Mais quand demain sera venu, ce jour-ci sera passé com-

Un fou aime mieux être battu, que de se voir méprisé.

Désirer la mort, s'est souhaiter la fin de ses miseres.

Un malade intempérant rend son medecin cruel.

Faire des reproches à un malheureux, c'est être cruel.

Il y a de la cruauté & non de la bravoure, à tuer un enfant.

Celui qui peut plus qu'il ne faut, veut plus qu'il ne doit.

Celui qui s'attire les bénédictions de tous les hommes possède tous leurs biens.

Refuser à celui à qui l'on a toujours donné, c'est l'autoriser à prendre.

---

me celui d'hier : il viendra ensuite un autre demain ; & puis encore un autre après ; cela ne finira point : vous passerez ainsi toute votre vie.

. . . . . Petite hinc juvenescque , senescque

Finem animo certum , misericordie viatica canis.

Cras hoc fiet. Idem cras fiet ? quid quasi magnum ,

Nempe diem donas ? Sed cum lux altera venit,

276 *Publii Syri Sententiae.*

Cuius dolori remedium est patientias

Cujus mortem expetunt cives, vitam odierunt.

110. Cum inimico nemo in gratiam rursus redit.

Damnare est, objurgare, cum auxilio est opus.

Damnum appellandum est cum malâ famâ lucrum.

Damnum nisi ex abundantia raro venit.

De inimico ne loquere malè, sed cogites.

115. Deliberare utilia, mora est tutissima.

Deliberando sæpè perit occasio.

Deliberandum est diù, quod statuendum est semel.

Demens est, quisquis præstat errori fidem.

Despicere oportet quod possis perdere.

120. Defunt inopiæ multa, avaritiæ omnia.

---

Jam cras hesternum consumpsimus : ecce aliud cras.

Egerit hos annos, & semper paulum erit ultra. *Sat. V.*

*Les Sentences de Publins Syrus. 277*

La patience est un remède à tous les maux.

Le public déteste la vie de celui dont il souhaite la mort.

La réconciliation avec un ennemi n'est jamais sûre.

Faire des reproches à celui qui a besoin de secours, c'est l'outrager.

Le gain qu'on fait au dépens de sa réputation, est une vraie perte.

On ne perd gueres que par trop d'abondance.

Il faut se contenter de ne pas bien penser de son ennemi, mais on n'en doit pas dire du mal.

Il y a de la prudence à employer du tems à rechercher l'utile.

L'occasion échappe souvent pendant qu'on délibere.

On doit délibérer long-tems sur ce qu'on veut résoudre pour toujours.

Il y a de la folie de se confier à l'erreur.

On doit mépriser ce que l'on peut perdre.

(a) Le pauvre manque de beau-

---

(a) Horace a renfermé cette Sentence en bien moins de mots & l'exprime d'une façon encore plus énergique:

279 *Publii Syri Sententia.*

D. d'cere flere foeminae in mendacium.

Dies quod donat, timeas : citò raptum ve-  
ni

Difficilem oportet aurem habere ad crimi-  
na.

Discipulus est prioris posterior dies.

125. Discordia fiet carior concordia.

Diù apparandum bellum est, ut vitæ cas  
celer.

Dolor decrefcit, ubi, quo crefcat, non  
habet.

Ducis in confilio pofita est virtus militum.

Dum vita grata est, mortis conditio opti-  
ma est.

130. Effugere cupiditatem ; regnum est vin-  
cere.

---

Magnas inter opes inops. L. 3. Od. 16.

« L'avare est pauvre dans le fein même  
des richesses.

(\*) La même penfée fait le fujet de cette  
ftrophe d'Horace :

Latus regnes avidum domando  
Spiritus, quam fi Lybiam rem oris

*Les Sentences de Publins Syrus. 279*  
coup de choses , l'avare manque de tout.

Les femmes sçavent répandre de fausses larmes.

Il faut craindre le jour qui nous comble de biens : il vient bientôt nous les ravir.

Il faut croire difficilement le mal.

Un jour nous donne de l'expérience pour l'autre.

La division fait trouver l'union plus aimable.

Il faut se préparer long-tems à la guerre , si l'on veut remporter une prompte victoire.

Les maux diminuent , quand ils sont parvenus à leur dernier période.

Le courage du soldat dépend de la prudence du General.

4. Il est très-bon de penser à la mort quand on mène une vie agréable.

(4) Commander à ses passions c'est se rendre le maître d'un Royaume.

---

Gadibus jungas , & uterque Pœnus  
Serviat uni, L. 2. Od. 2.

» Vous étendez bien plus les bornes de  
» votre empire , en modérant l'avidité de

580 - *Publii Syri Sententia.*

Eget minus mortalis quo minus cupit.

Eheu quam miserum est ; fieri metuendo  
lenem !

Eodem animo beneficium debetur , quod  
datur.

Eripere telum , non dare irato decet.

335. Est cupiditati et ipsa tarda celeritas.  
Est socia mortis homini vita in gloria.

Est turba semper argumentum pessimi.

---

» votre esprit ; que si vous joignez la Lybie  
» à Cadix , & que l'une & l'autre Carthage  
» vous fut soumise. *Trad. de Dac.*

(a) Voici des vers françois qu'on peut  
regarder comme un Commentaire assez  
agréable de cette Sentence ; ils ne sont point  
ici trop hors de leur place , & je crois qu'on  
trouvera qu'ils méritent de voir le jour.

» Ces frivoles besoins que l'homme multi-  
» plie ,

» Enfans de son orgueil , nourris par la  
» folie ,

» N'ont jamais occupé que de foibles es-  
» prits ,

» Et méritent bien moins , nos soins que  
» nos mépris.

(b) Horace exprime encore cette Senten-  
ce ; mais il s'éloigne toujours de la simpli-  
cité de Syrus , en empruntant les figures &  
les images les plus brillantes de la Poësie.

*Les Sentences de Publus Syrus. 281*

(a) Moins on a de désirs , moins on connoît de besoins.

(b) Quelle misere que de vieillir en craignant !

Il faut accorder un bienfait avec le même cœur qu'on le reçoit.

Bien loin de fournir des armes à un homme eu colere , il faut le desarmer.

La promptitude même paroît lente à celui dont les désirs sont ardens.

Passer sa vie sans gloire , ce n'est pas vivre.

(c) Le nombre est toujours la preuve du mauvais parti.

---

Districtus ensis cui super impia  
Cervice pender ; non Siculæ dapes  
Dulcem elaborabunt saporem :  
Non avium citharæque cantus  
Somnum reducent. L. 3. Od. 1.

» L'impie qui voit sur sa tête une épée  
» nuë , ne trouvera point de goût aux mets  
» les plus délicieux & les plus exquis. Ni  
» la musique , ni le chant des oiseaux ne lui  
» rameneront point le sommeil. Trad. de  
Dac.

(c) Je ne sçai si cette Sentence ne seroit pas mieux traduite ainsi : *Le trouble est toujours la preuve du crime.*

282 *Publii Syri Sententiæ.*

Est vita misero longa, felici brevis.

Et calamitas virtutis est occasio.

240. Et deest & superat miseris cogitatio.

Et miseriarum portus est patientia.

Etiâ capillus unus habet umbram suam.

Etiâ hosti est æquus, qui habet in confilio fidem.

Etiâ innocentes cogit mentiri dolor.

245. Etiâ in peccato rectè præstatur fides.

Etiâ oblivisci quod scis, interdum expedit.

Etiâ qui faciunt, odio habent injuriam.

Etiâ sanato vulnere cicatrix manet.

246. Etiâ tyrannus vix precario imperat.

---

(a) M. Despreaux a mis cette Sentence dans un beau jour.

Dans un mortel chéri, tout injuste qu'il est

C'est quelque air d'équité qui séduit & qui plaît.

A cet unique appas l'ame est vraiment sensible :

Même aux yeux de l'injuste, un injuste est horrible ;

La vie est longue pour les malheureux, & bien courte pour les gens heureux.

Le malheur fait naître la vertu.

Les gens malheureux réfléchissent trop, & ne réfléchissent pas assez.

La patience est la ressource des malheureux.

Un seul cheveu fait son ombre.

Un homme de bonne foi est juste, même envers l'ennemi.

La douleur oblige les innocens même de mentir.

Manquer de foi tient avec raison le premier rang parmi les fautes qu'on peut faire contre son devoir.

On doit quelquefois oublier ce qu'on sçait.

(a) Ceux même qui font une injustice, la détestent.

Une playe, quoique guérie, laisse toujours une cicatrice.

Un tiran jouit à peine d'une autorité précaire.

---

Et tel qui n'admet point la probité chez  
lui,

Souvent à la rigueur l'exige chez autrui.

*Sat. XI.*

584 *Publii Syri Sententia:*

150. Ex hominum quaestu facta fortuna est  
Dea.

Ex vitio alterius sapiens emendat suum.

---

(\*) C'est peut-être dans cette Sentence que Juvenal a puisé ce trait de satire, qui est assurément bien digne de notre attention :

Nullam nupen habes, si sit prudentia ;  
sed te

Nos facimus, fortuna, Deam. Mensura  
tamen que

Sufficiat sensus, si quis me consulat ;  
edam

In quantum sitis, atque fames, & frigo-  
ra poscunt,

Quantum, Epicure, tibi parvis sufficit  
in hortis,

Quantum Socratici ceperunt ante Pena-  
res :

Nunquam aliud natura, aliud sapientia  
dicit.

» Fortune, nous t'érigeons en Divinité,  
» si nous étions sages, tu serois sans pou-  
» voir. Si quelqu'un me demande donc à  
» quoi il faut se borner pour les biens,  
» voici ce que j'en pense. Il en faut autant  
» qu'il est nécessaire pour ne souffrir ni soif,  
» ni faim, ni froid ; autant qu'en avoit Epi-  
» cure, & avant lui Socrate. celui-là se  
» contentoit des légumes de son jardin, &  
» celui-ci se passoit du peu que son pere,

*Les Sentences de Publius Syrus. 285*

(a) L'avidité des hommes a fait une Déesse de la fortune.

(b) Un homme sage profite des défauts d'autrui pour corriger les siens.

---

» pauvre artisan , lui'avoit laissé. La nature  
» & le' bon sens ne nous diéteront point  
» autre chose. *Sat. XIV. trad. du P. Tart.*

La fortune étoit regardée par les Payens comme la modératrice de tous les évènements bons ou mauvais , elle avoit des temples chez les Grecs & chez les Romains ; c'est ainsi qu'Horace exprime son caprice & sa puissance.

. . . . . Hinc apicem rapax  
Fortuna cum stridore acuto  
Sustulit, hic posuisse gaudet. *L. I. Od. 34.*

» Mais c'est toujours la fortune , qui  
» avec un bruit éclatant enleve le diadème  
» de dessus la tête de l'un & se plaît à en  
» couronner l'autre. *Trad. de Das.*

(b) C'est-à dire qu'il apprend à se connoître lui même :

. . . . E caelo descendit γυνή σεαυτοῦ,

» Connoissez-vous à fond vous - même,  
C'est un oracle que cette parole , elle vient  
Du Ciel. *Juv. Sat. XI.*

286 *Publii Syri Sententiæ*  
Excelsis multò facilius casus nocet.

Exeritur opere nequitia , non incipit.

Facilitas animi ad partem stultitiæ rapit.

155. Facilius crescit, quàm incohatur dignitas.

Facit gratum fortuna , quem nemo videt.

---

(a) On trouve encore la même pensée dans Horace , mais exprimée d'une façon bien grande & bien élevée.

Sæpius ventis agitur ingens  
Pinus : & celsæ graviore casu  
Decidunt tures : feriuntque summos  
Fulmina montes. *L. 2. Od. 10.*

Les grands arbres sont plus exposés à la fureur des vents : les tours élevées sont une chute bien plus grande , & la foudre frappe bien plus souvent le sommet des hautes montagnes. *Trad. de Dac.*

(b) On lit cette Sentence dans Seneque *de Const. c. 3. de Benef. l. 14.* dans *Ælian, l. 14. c. 28.* & dans *Stob. Serm. 9.* Herodote en a voulu prouver la vérité par un exemple : il rapporte qu'un Lacédémonien nommé Glaucus , qui avoit une grande réputation d'équité , reçut en dépôt une somme assez considérable d'un habitant de Milet ; ce Milésien étant mort peu de tems après , ses enfans vinrent demander le dépôt ; mais le Lacédémonien tenta de le garder , alla consulter

(a) Plus on est élevé, plus la chute est facile & funeste.

(b) Ce n'est pas l'action qui fait le méchant, mais elle le fait connoître.

La facilité de l'esprit entraîne à une sorte de folie.

Il en coûte plus pour s'élever que pour accroître sa grandeur.

Le hazard fait qu'on ne trouve de la reconnoissance que dans ceux qui ne sont pas en état de la signaler.

---

L'oracle de Delphes pour sçavoir s'il pouvoit nier le dépôt avec serment. La Prêtresse d'Apollon répondit, *que non seulement il ne pouvoit retenir cette somme, mais qu'il seroit encore puni d'en avoir eu la volonté.* Glaucus effrayé de cette réponse, la rendit bien vite; & peu de tems après il périt misérablement selon la remarque de l'historien, lui & toute sa famille. *Herod. l. 6.*

*Has patitur pœnas peccandi sola voluntas:  
Nam scelus intra se tacitum qui cogitat  
cellum,  
Facti crimen habet. Juv. Sat. 13. v. 199.*

» Voilà comment est punie la seule volonté de mal faire : oui quiconque médite un crime est aussi coupable que s'il l'avoit déjà commis. *Trad. du P. Tart.*

Factum tacendo , crimen facias acrius :

Falsum maledictum malivolum mendacium est.

Fatetur facinus is , qui iudicium fugit.

160. Felicitas nutrix est iracundiæ.

Felix improbitas , optimorum est calamitas.

Per difficilia , ut & facilia perferas.

Feras non culpes , quod vitari non potest.  
Feras quod lædit , ut & id , quod prodest ,  
feras.

(a) C'est-à-dire dans les circonstances où l'on seroit obligé de la déclarer : car , selon la morale des Payens , la médisance étoit un crime , & l'on sçait qu'ils regardoient de même que nous les délateurs comme des gens infames & des pestes publiques.

(b) » Nous estimons heureux , dit Juvenal , ceux qui ont appris par un long usage à supporter les traverses de la vie , & à ne pas secouer le joug de la raison.

..... Dicimus autem  
Hos quoque felices , qui ferre incommoda vitæ ,  
Nec jactare jugum vitâ didicere magistrâ.

*Sat. XIII.*

(c) » Un homme sage ne s'oublie pas dans le bonheur , & ne se laisse point abba-  
Cacher

*Les Sentences de Publius Syrus. 289*

(a) Cacher une faute c'est la rendre plus grande.

La calomnie est un cruel mensonge.

Fuir son jugement , c'est s'avouer coupable.

La prospérité nourrit la colere.

Le bonheur des méchans fait le malheur des gens de bien.

(b) En supportant les grands maux ; apprenez à supporter les moindres.

Supportez & ne blâmez pas les défauts qui ne se peuvent corriger.

(c) Souffrez ce qui vous blesse ; pour ne point abuser de ce qui vous est utile.

---

tre dans l'adversité. *Sapientem nec secunda evolvunt , nec adversa demittunt. Senec. ad Helv. 15.* Horace exprime la même Sentence d'une façon plus élégante & plus énergique :

Rebus angustis animosus , atque

Fortis appare. Sapienter idem

Contrahes vento nimium secundo

Turgida vela. *L. 2. Od. 10.*

» Témoignez donc du courage & de la  
» force dans l'adversité ; & lorsque les vents  
» vous seront trop favorables , ayez la prudence de ne leur pas abandonner vos voiles,  
» des, *Trad. de Dac.*

N

290 *Publii Syri Sententia.*

265. Fidem nemo unquam perdit, nisi qui non habet.

Fidem qui perdit, quo servet se in reliquum!

Fidem qui perdit, perdere ultra nil potest.

Fides, ut anima, unde abiit, eo nunquam redit.

Formosa facies muta commendatio est.

Fortuna jus in hominis mores non habet.

270. Fortuna magna, magna domino est servitus.

Fortuna nulli plus quam concilium valet.

Fortuna nimium quem favet stultum facit.

Fortuna obesse nulli contenta est semel.

Fortuna cum blanditur, captatum venit.

---

(a) C'est à peu près la réponse qu'on dit qu'Antigonus fit à son fils qui lui conseilloit d'être plus sévère envers ses sujets: *Ignorez-vous encore, mon fils, lui dit-il, qu'une couronne est un illustre esclavage. Ælian. l. 2. c. 20.*

Juvenal rend aussi la même pensée d'une façon bien énergique:

. . . . Misera est magni custodia census.  
« Ah ! que la garde d'un trésor rend un  
« homme malheureux ! *Sat. XIV. trad. de*  
*P. Tart.*

Il n'y a que ceux qui n'ont point de bonne foi, qui puissent la perdre.

Que reste-t-il à celui qui a perdu la bonne foi ?

Celui qui a perdu la bonne foi, n'a plus rien à perdre.

La bonne foi, de même que l'ame, ne revient plus quand on l'a une fois perdue.

5. Une aimable physionomie porte sa recommandation avec elle.

La fortune n'a point de droit sur les mœurs.

(a) Une grande fortune est un grand esclavage pour celui qui en jouit.

La prudence est plus avantageuse que la fortune.

La fortune fait perdre l'esprit à celui qu'elle favorise trop.

La fortune ne maltraite jamais personne pour une seule fois.

(b) Plus on est favorisé de la fortune, plus il faut s'en défier.

---

(b) Si fortuna volet, sies de Rhetore Consul,

Si volet hæc eadem, sies de Consule Rhetor.

292 *Publii Syri Sententia.*

175. Fortuna quo se, eodem & inclinatur favor.

Fortuna vitrea est, cum splendet,  
frangitur.

Fortuna usu dat multa, mancipio nihil.

Fraus est accipere, quod non possis reddere.

Frugalitas miseria est rumoris boni.

180. Furor sic læsa sæpius patientia.

Frustra rogatur qui misereri non potest.

Geminat peccatum quem delicti non pudet.

Grave crimen etiam leviter cum dictum est, nocet.

---

» La fortune n'a qu'à dire, elle fait quand elle veut,

\* D'un Pedant un Consul, d'un Consul un Pedant. *Juv. Sat. VII.*

On trouve encore une traduction fidelle & fort élégante de cette Sentence dans cette épigramme de M. le Brun, pag. 21.

La fortune nous rit, mais comptez peu sur elle,

Mortels heureux & triomphans,

On voit souvent cette infidelle

En marâtre Medée égorger ses enfans,

*Les Sentences de Publius Syrus. 295*

(a) La faveur est toujours du côté de la fortune.

La fortune est de verre, plus elle est brillante, plus elle est fragile.

La fortune donne beaucoup de choses en usufruit, rien en propriété.

Recevoir ce que l'on ne peut pas rendre, c'est tromper.

La frugalité passe quelquefois pour avarice.

La patience redouble souvent la fureur.

L'on adresse envain des prières à celui qui ne peut pas nous secourir.

Celui qui ne rougit point de sa faute, l'augmente.

Un grand crime fait plus de mal, quand on en parle, quoiqu'on ne le publie qu'à demi.

---

(a) Properce exprime bien élégamment cette Sentence :

Aurea nunc verè sunt sæcula: plurimus  
auro

Venit honos. 3. *Eleg. 12.*

„ Certainement ce sont bien ici les siècles  
„ dorés, puisque les honneurs ne s'acqui-  
„ rent plus qu'avec l'or. *Trad. de Maroll.*

N iij

294 *Publii Syri Sententia.*

Gravior est inimicus , qui latet in pectore.

285. Graviora quædam sunt remedia periculis.

---

Juvenal , Petrone , Ovide , Horace & Virgile , ne l'ont pas exprimée avec moins de grace :

Quantum quisque suâ nummorum servat  
in arcâ ,

Tantum habet & fidei : . . . . .

„ La probité ne se mesure aujourd'hui  
„ que sur le pied du bien qu'on a. *Juv. Sat.*  
*III. trad. du P. Tart.*

Cum fortuna manet , vultum servatis amici  
ci :

Cum cecidit , turpi vertitis ora fuga.  
*Petrone.*

„ Tant que la fortune subsiste , les amis  
„ sont constans ; mais dès qu'elle change de  
„ face , ils prennent honteusement la fuite.  
*Trad. de Manoll.*

In pretio pretium nunc est ; dat census  
honores ,

Census amicitias : pauper ubique jacet,  
*Ovid. l. 1. fast. v. 217.*

„ Une chose est aujourd'hui estimée à pro-  
„ portion qu'elle est chère , les grands biens

(a) L'ennemi que nous nous ca-  
chons, c'est le plus à craindre.

Certains remèdes sont pires que le  
mal.

---

„ donnent les honneurs, & les amitiés se  
„ fondent sur l'opulence : le pauvre est gi-  
„ fant en tout lieu. *Par le même.*

O Cives, Cives, quærenda pecunia pri-  
mum est,

Virtus post nummos. *Hor. l. 1. Ep. 1.*

„ Romains, il faut chercher l'argent avant  
„ toutes choses & la vertu après l'argent.  
*Trad. de Dac.*

. . . . . Quid non mortalia pectora cogis  
Auri sacra fames ? *Virg. Æneïd. l. 3. v. 56.*

„ Avide faim de l'or, qui rongé les hu-  
mans,

„ De combien de forfaits as-tu souillé  
leurs mains ? *Trad. de Segr.*

(a) C'est sans doute ce qui a fait dire à  
Perse, que nos maîtres naissent au fond de  
notre cœur, & qu'ils y exercent leur tyran-  
nie.

. . . . . Intus & in jecore ægro  
Nascuntur domini. . . . .

*Sat. V.*

Il me semble que cette sentence, qu'on

296 *Publii Syri Sententiæ*

Gravissimum est imperium consuetudinibus.  
Gravius nocet, quodcumque inexpectatum  
accidit.

Habet suum venenum blanda oratio.

Hæredem ferre utilius est, quam quærere.

190. Hæredis fletus sub personâ risus est.

Heu quam difficilis gloriæ custodia est!

Hominem experiri multa paupertas jubet.

---

pourroit entendre autrement, ne doit s'appli-  
quer ici qu'aux passions qui regnent dans le  
cœur de l'homme, & qu'il doit regarder com-  
me ses plus dangereux ennemis. Il est certain  
que moins nous les connoissons, plus elles  
peuvent nous devenir funestes.

(a) C'est par la même raison que le mal  
présent nous paroît presque toujours plus  
grand que le passé.

(b) On ne sçauroit mettre la vérité de  
cette Sentence dans un plus beau jour,  
qu'en rapportant ici la réponse que fit l'Em-  
pereur Niger, comme il venoit d'être élevé  
à l'Empire, à un homme qui vouloit lui  
réciter son panégyrique: *Choisissez*, lui dit-  
il, *dans l'histoire quelque General illustre*,  
*écrivez ses louanges*, & *en nous racontant*  
*ses belles actions*, vous nous apprendrez à  
l'imiter. Car c'est se moquer que de louer des  
gens en vie, & surtout des Empereurs, dont  
la grande puissance peut vous obliger à mentir.  
Pour moi je veux plaire pendant ma vie, &  
n'être loué qu'après ma mort. Spart. in Nig.  
l. 11.

L'empire de l'habitude est le plus redoutable.

(a) Le mal auquel on est le plus sensible , est celui qu'on n'a jamais éprouvé.

(b) Un discours flatteur cache un dangereux poison.

Il est plus avantageux de supporter un héritier, que d'en chercher.

Les larmes d'un héritier cachent une joye secrete.

Qu'il est difficile de conserver sa gloire !

(c) La pauvreté nous fait faire de grandes épreuves.

---

(c) Voici deux pensées de Juvenal dans le même goût.

Nil habet infelix paupertas durius in se  
Quam quod ridiculos homines facit.

„ La pauvreté n'a rien de plus fâcheux que  
„ de rendre les gens fort ridicules. „

Haud facile emergunt quorum virtutibus  
obstat  
Res angusta domi. . . .

“ Avec du mérite & peu de bien on s'a-  
„ vance difficilement. *Sat. III.*

298 *Publii Syri Sententiae*

Homini consilium tunc deest , cum multa  
invenit.

Homo totiens moritur , quotiens amittit  
suos.

295. Honestè servit , qui succumbit temporì.

Honos honestum decorat , inhonestum  
notat.

Habent locum maledicti crebræ nuptiæ.

Honestus rumor alterum est patrimonium.

Ignoscito sæpè alteri , numquam tibi.

200. Illo nocens se damnat , quo peccat  
dic.

Impunè pecces in eum qui peccat prior.

In amore semper mendax iracundia est.

In calamitoso risus etiam injuria est.

In nullum avarus bonus est , in se pessimus.

*Les Sentences de Publius Syrus. 299*

Quand l'homme a fait beaucoup de découvertes, la prudence lui manque.

L'on meurt autant de fois, que l'on perd de personnes qu'on aime.

S'accommoder au tems, est un esclavage honnête.

Les honneurs font l'ornement d'un honnête homme, & la honte est le partage d'un faquin.

Se marier plusieurs fois, c'est donner lieu à la médifance.

La bonne réputation est un second patrimoine.

Il faut souvent pardonner aux autres, & ne se jamais pardonner à soi-même.

Un criminel se condamne le jour qu'il commet son crime.

L'offense faite à l'agresseur ne mérite pas punition.

La cotere dans un Amant est toujours trompeuse.

Se mocquer seulement d'un malheureux, c'est lui faire une grande injure.

Un avare n'est bon pour personne, mais il est très-nuisible à lui-même.

N vj



205. Inferior discit, quidquid peccat superior.

In vindicando criminosa est celeritas.

Ingratus unus omnibus miseris nocet.

Inimicum quamvis humilem docti est metueret.

Injuriarum remedium est oblivio.

210. Inopiæ defunt pauca, avaritiæ omnia.

Insanus omnis furere credit cæteros.

Instructa inopia est, in divitiis cupiditas.

In rebus dubiis plurima est audacia.

---

(\*) Juvenal a rendu cette Sentence en deux vers.

Omne animi vitium tantò conspectius in se

Crimen habet, quantò major, qui peccat, habetur.

(a) Les personnes élevées au dessus des autres , apprennent à leurs inférieurs à faire le mal , dont ils donnent l'exemple.

La promptitude à se vanger est criminelle.

Un seul ingrat fait tort à tous les malheureux.

Il faut sçavoir craindre un ennemi , quelque petit qu'il soit.

L'oubli est le remede aux injures.

On manque de peu de choses dans l'indigence , dans l'avarice on manque de tout.

Un fou croit tous les autres hommes fous.

L'indigence rend industriel , de même que la cupidité dans le sein des richesses.

La hardiesse est d'une grande ressource dans les conjonctures difficiles.

---

„ Plus un homme a de naissance , plus il  
„ est élevé en dignité ; & plus le crime qu'il  
„ commet paroît énorme. *Sat. VIII. Tra-*  
„ *duction du P. Tarr.*

Invidia tacitè, sed inimicè irascitur.

215. Invidiam ferre aut fortis aut felix potest.

Invitum cum retineas, exire incitas.

Iratum breviter vites, inimicum diù.

Iter est, quacumque dat prior vestigium.

Jucundum nihil est, nisi quod reficit varietas.

220. Judex damnatur, cum nocens absolvitur.

Inopi beneficium bis dat, qui dat celeriter.

Ira agas, ne quis tuopse te merito oderig.

Iratus cum ad se rediit, sibi cum irascitur.

(\*) C'est aussi le supplice le plus cruel que Virgile ait pu imaginer dans le Tarrare pour Thésée, qui pendant sa vie ne resta jamais en repos.

... sedet, æternumque sedebit  
Infelix Thæseus, ...

*Les Sentences de Publus Syrus. 303*

L'envie, pour être secrete, n'en est pas moins dangereuse.

Il faut être heureux ou avoir de la grandeur d'ame, pour supporter l'envie.

(\*) Retenir quelqu'un malgré lui, c'est lui donner plus d'envie de s'en aller.

Fuyez quelques momens un homme en colere; long-tems celui qui est votre ennemi.

Il y a un chemin partout, où quelqu'un a déjà marché.

Rien n'est véritablement agréable sans variété.

Un Juge se condamne lui-même, lorsqu'il absout un criminel.

Donner promptement à un pauvre, c'est donner le double.

Conduisez-vous de manière, que personne ne puisse vous haïr avec justice.

Un homme revenu de sa colere, est en colere contre lui-même.

---

“ Le supplice de Thésée est de demeurer toujours assis. *Ensid. l. 6. Trad. du P. Cœr.*”

304 *Publii Syri Sententiæ.*

Iratus etiam facinus consilium putat.

125. Ita crede amico, ne sit inimico locus.

Laus nova nisi oritur, etiam vetus amittitur.

Legem nocens veretur, fortunam innocens.

Lex universi est, quæ jubet nasci & mori.

Luxuriæ desunt multa, avaritiæ omnia.

130. Lascivia & laus nunquam habent concordiam.

Lingua est maliloquax mentis indicium malæ.

Lucrum sine damno alterius fieri non potest.

Mala est medicina, ubi aliquid naturæ perit.

---

(A) Car tel est en effet le caractère de celui qui aime le plaisir.

„ Cet autre à ses penchans sans cesse s'abandonne,

„ Rien ne réprime en lui ses criminels desirs,

„ Sourd aux sages conseils que la raison lui donne,

Un homme irrité ne met point de différence entre le projet & l'exécution.

Il faut se confier à son ami, de façon qu'il ne devienne pas notre ennemi.

On perd la gloire que l'on a acquise, si l'on n'en acquiert point de nouvelle.

Le criminel craint la loi, l'homme de bien craint la fortune.

La loi la plus générale, est celle qui nous fait naître & mourir.

Ceux qui aiment la débauche manquent de beaucoup de choses, les avares manquent de tout.

(a). L'amour du plaisir & l'amour de la gloire ne s'accordent jamais ensemble.

Une méchante langue est la preuve d'un mauvais esprit.

Les uns perdent ce que les autres gagnent.

Un remède est mauvais, quand il en coûte quelque chose à la nature.

---

„ Il vole incessamment de plaisirs en plaisirs.

Male dictum interpretando facias aerius.

235. Malefacere qui vult, nunquam non causam invenit.

Malevolus semper suâ naturâ vescitur.

Malignos fieri maximè ingrati docent.

Malè geritur, quidquid geritur fortunæ fide.

Malè secum agit æger, Medicum qui hæredem facit.

240. Malo in consilio fœminæ vincunt viros.

Malum consilium consultori est pessimum.

Malum est consilium quod mutari non potest.

Malus bonum ubi se se simulat, tunc est pessimus.

---

(a) . . . agrescitque medendo.

“ On irrite le mal en le voulant guérir.  
*Æneid. lib. XII. 460.*”

(b) C'est le conseil que Fabius, cet illustré

(a) L'interprétation rend la médifance encore plus criminelle.

Celui qui a la volonté de malfaire , en trouve toujours le prétexte.

Celui qui veut du mal à un autre , se nourrit de la passion.

Rien n'apprend mieux à n'être pas bienfaifant , que les ingrats.

(b). Tout ce qui est fait au hazard , est mal fait.

Un malade travaille mal à fa guérifon , quand il choisit fon Médecin pour fon héritier.

En malice les femmes l'emportent fur les hommes.

Un mauvais conseil est déteftable pour celui qui le donne.

Un conseil ne vaut rien , quand il ne peut pas être changé.

Un méchant ne l'est jamais tant , que quand il fait semblant d'être homme de bien.

---

Dictateur , qui avoit donné tant de peine à Annibal , donnoit au Consul Paul Emile , avant qu'il partit pour l'armée. *Non ego , ut nihil agatur , moneo , sed ut agentem te ratio ducat , non fortuna.* Tit. Liv. l. 22. n. 39.

308 *Publii Syri Sententiæ.*

Malus est vocandus, qui sui causa est bonus.

245. Minimum eripit fortuna cui minimum dedit.

Minus decipitur cui negatur celeriter.

Misera est voluptas, ubi periculi memoria est.

Miserrima est fortuna, quæ inimico caret.

Muliebris lacryma condimentum malitiæ est.

250. Mulier cum sola cogitat, malè cogitat.

Mulier quæ multis nubit, multis non placet.

Multis minatur, qui uni facit injuriam.

Malè vivunt, qui se semper victuros putant.

Miser dici bonus vir, esse non potest.

255. Miserum est tacere cogi, quod cupias loqui.

C'est être méchant, que de n'être bon que pour soi.

Moins la fortune nous donne, moins elle nous ôte.

On trompe moins celui à qui l'on refuse sur le champ.

C'est un triste plaisir que celui, qu'on ne peut goûter sans penser à quelque danger.

La fortune est peu de chose, quand elle ne fait point d'envieux.

Les larmes d'une femme sont l'affaiblissement de sa malice.

Une femme qui pense quand elle est seule, pense mal.

Une femme qui épouse beaucoup de maris, ne plaît pas à tous.

Celui qui fait une injure à un seul homme, en menace plusieurs.

Ceux qui croient vivre toujours, vivent mal.

On peut bien dire qu'un homme de bien est malheureux, mais il ne l'est pas.

Il est dur d'être obligé de se taire, quand on meurt d'envie de parler.

310 *Publii Syri Sententia.*

Mori est felix, antequam mortem inven-  
ces.

Necesse est multos timeat, quem multi  
timent.

Negandi causa avaro nunquam deficit.

Negat sibi ipse, qui quod difficile est, pe-  
tit.

260. Nemo immaturè moritur, qui moritur  
miser.

Negata est magnis sceleribus semper fides.

Nihil eripit fortuna nisi & quod dedit.

Nihil peccent oculi, si animus oculis im-  
peret.

Nihil turpius, quàm vivere incipiens se-  
nex.

265. Nimum altercando veritas amittitur.

Non est beatus, esse se qui non putat.

Non est tuum, fortuna quod fecit tuum,

Nisi per te sapias, frustra sapientem au-  
dias.

*Les Sentences de Publius Syrus. 319*

Il est heureux de mourir, avant que de souhaiter la mort.

Il faut nécessairement que celui que beaucoup de gens craignent, en craigne beaucoup lui-même.

Un avare ne manque jamais de prétexte pour refuser.

Souhaiter ce qui est difficile à obtenir, c'est se le refuser à soi-même,

On ne meurt pas trop tôt, quand on meurt malheureux.

On a de la peine à croire les grands crimes.

La fortune ne peut nous ravir que ce qu'elle nous a donné.

Les yeux ne sçauroient faire de mal, quand ils obéissent à la raison,

Rien n'est plus honteux que de commencer à vivre dans la vieillesse.

La vérité s'éclipse à force de contester.

On n'est pas heureux, quand on ne croit pas l'être.

Ce que la fortune vous donne ne vous appartient pas.

On donne envain des préceptes de sagesse, à celui qui n'est pas né sage.

312 *Publii Syri Sententia*

Nulli imponas, quod ipse non possis pati,

270. Nunquam periculum sine periculo vincitur.

Nunquam secura est parva conscientia.

Nisi qui scit facere, insidias nescit metuere.

Nisi vindices delicta, improbitatem adjuvas.

Nocens precatur, innocens irascitur.

275. Occasio ægrè offertur, facillè amittitur.

Omnes æquo animo parent, digni ubi imperant.

O vita misero longa, felici brevis!

Parens iratus in se est crudelissimus.

Pars beneficii est, quod petitur, si bellè neges.

280. Pars beneficii est, quod petitur, si citò neges.

N'imposez

N'imposez à personne ce que vous ne pourriez pas faire vous-même.

L'on ne surmonte jamais un danger sans danger.

Une mauvaise conscience n'est jamais tranquille.

Il n'y a que celui qui ne sçait pas tendre des embuches, qui ne les sçait pas craindre.

Laisser les crimes impunis, c'est augmenter le nombre des méchans.

Le coupable a recours aux prieres, & l'innocent se fâche.

L'occasion se présente difficilement, & elle s'échape aisément.

L'on obéit volontiers à ceux qui sont dignes de commander.

Que la vie est longue pour les malheureux, & courte pour les gens heureux!

Un pere irrité est très-cruel envers lui même.

Refuser de bonne grace, c'est accorder une partie de ce qu'on nous demande.

Refuser promptement, c'est accorder en partie.

314 *Publii Syri Sententia*

Patiendo multa , veniunt quæ nequeas  
pati.

Paucorum improbitas , universis calami-  
tas.

Peccatum extenuat qui celeriter corrigit.

Pejora querulo cogitat mutus dolor.

285. Perfugere ad inferiorem , se ipsum est  
tradere.

Pericla timidus , etiam quæ non sunt , vi-  
det.

Populi est mancipium , quisquis patriæ est  
utilis.

Post calamitatem memoria alia est cala-  
mitas.

Potens misericors , publica est felicitas.

290. Potenti irasci , sibi periculum est qua-  
rere.

Præfens est semper , qui absens etiam ul-  
ciscitur.

Prius negatum post fecisse , est fallere.

Probus libertus sine naturâ est filius.

---

(A) Tout le monde sçait qu'un Affranchi  
étoit un esclave auquel son maître avoit ac-  
cédé la liberté ; dans nos mœurs on peut

*Les Sentences de Publius Syrus. 325*

En souffrant beaucoup de choses, il  
en arrive qu'on ne peut souffrir.

La méchanceté de peu de gens fait  
le malheur de tout le monde.

Se corriger promptement, s'est di-  
minuer ses fautes.

Les douleurs muettes sont les plus  
grandes.

Avoir recours à son inférieur, c'est  
se trahir soi-même.

Une personne timide voit même  
les dangers qui n'existent pas.

Celui qui travaille pour sa patrie,  
est l'esclave du peuple.

Le ressouvenir d'un malheur en est  
un nouveau.

Un homme puissant & sensible fait  
le bonheur du public.

S'irriter contre un homme puissant,  
c'est chercher le danger.

Celui qui se venge en son absence,  
est toujours présent.

Faire dans la suite ce qu'on a refusé  
d'abord, c'est tromper.

(a) Un Affranchi honnête homme,  
est un fils sans le ministère de la nature.

---

appliquer cette sentence à ceux qui sont sous  
la protection de quelqu'un.

Pudor dimissus nunquam redit in gratiam.

295. Pudor doceri non potest, nasci potest.

Pupillus hominis avidi est ætatis brevis.

Parere scire, par imperio gloria est.

Perpetuò vincit, qui utitur clementiâ.

Potest accidere cuivis, quod cuiquam potest.

300. Puras Deus, non plenas aspicit manus.

Qui pro innocente dicit, satis est eloquens.

Qui se ipse laudat, citò derisorem invenit.

Quod ætas vitium posuit, ætas auferet.

Quod quisquis amat, laudando commendat sibi.

---

(a) Ou comme dit M. Despreaux :

Dans le crime il suffit qu'une fois on débute,

Une chute toujours attire une autre chute.

*Les Sentences de Publins Syrus. § 17*

(a) Quand on a une fois perdu la pudeur, on ne la retrouve plus.

Celui qui est né sans pudeur, n'en a jamais.

Un pupille entre les mains d'un homme avide, ne vit pas longtemps.

Il n'y a pas moins de gloire à savoir obéir, qu'à commander.

Celui qui use de clémence est toujours vainqueur.

Ce qui peut arriver à quelqu'un, peut arriver à tout le monde.

Dieu n'a point d'égard aux mains qui sont pleines d'offrandes, mais à celles qui sont pures.

On est toujours assez éloquent, quand on parle pour l'innocence.

On se fait bientôt moquer de soi quand on se loue soi-même.

L'âge corrige les vices que l'âge donne.

Chacun loue ce qu'il aime.

---

L'honneur est comme une île escarpée & sans bords;

On n'y peut plus rentrer dès qu'on en est dehors. *Sat. X.*

305. Quod vult habet, qui velle quod facis  
est, potest.

Quam pœnitenda incurrunt vivendo diu!

Quod facere turpe est, dicere ne honestum  
puta.

Quod nescias, damnare summa est teme-  
ritas.

Rarum esse oportet, quod diu carum  
velis.

310. Remedium frustra est contra fulmen  
querere.

Repentè dives nemo factus est bonus.

Res inquieta est in seipsam felicitas.

Respicere nihil consuevit iracundia.

Sæpè oculi & aures vulgi, sunt testes mali.

315. Secretè amicos admone, lauda palam.

Sibi ipsa improbitas cogit fieri injuriam.

Solet esse in dubiis pro consilio temeri-  
tas.

Spes præmii, laboris est solacium.

*Les Sentences de Publius Syrus. 319*

Celui qui peut se contenter de ce qui lui suffit, a tout ce qu'il désire.

Que l'on a de sujets de repentir, lorsqu'on vit long-tems !

Il n'est pas honnête de dire ce que l'on ne peut faire sans honte.

Il y a une grande rémérité à condamner ce que l'on ne sçait point.

Il faut que ce qu'on veut aimer long-tems soit rare.

On cherche envain à se mettre à l'abri de la foudre.

Aucun homme de bien ne devient riche tout d'un coup.

L'inquiétude est inséparable de la fortune.

La colere est aveugle.

Les yeux & les oreilles du peuple ; sont souvent de mauvais témoins.

Avertissez vos amis en secret, & loüez les en public.

Les méchans mettent les gens de bien dans la nécessité de les maltraiter.

La rémérité prend d'ordinaire la place de la prudence dans les affaires difficiles.

On se console de ses peines, par l'espoir d'une récompense.

320 *Publii Syri Sententia.*

Stultum est timere, quod vitare non potes.

320. Suspecta semper ornamenta clementibus.

Stultum imperare reliquis, qui nescit sibi.

Tam deest avaro quod habet, quam quod non habet.

Timidus vocat se caurum, patrum sordidus.

Velox consilium sequitur poenitentia.

325. Ubi peccat ætas major, malè discit minor.

Veterem ferendo injuriam, invitas novam.

---

(a) M. Despreaux a rendu fort heureusement la seconde partie de cette Sentence dans ces vers.

“ Mais chacun pour soi-même est toujours indulgent,

Il y a de la folie à craindre ce qu'on ne peut éviter.

Les ornemens sont toujours regardés comme suspects, quand on les achete.

Vouloir commander aux autres, c'est être fou, quand on ne sçait pas se commander à soi-même.

Ce qu'un avare possède lui manque autant, que ce qu'il ne possède pas.

Une personne timide appelle sa peur prudence, & un (a) avare son avarice économie.

Un conseil trop prompt est suivi d'un repentir.

Les fautes d'un homme âgé, sont un dangereux exemple pour les jeunes gens.

Supporter une ancienne injure, c'est s'exposer à en recevoir une nouvelle.

---

„ Un avare idolâtre & fou de son argent,

„ Rencontrant la disette au sein de l'abondance,

„ Appelle la folie une rare prudence.

*Sat. 17.*

*Versus Trochaïci.*

Aleator , quantò in arte est melior , tantò  
est nequior.

Conscientia animi nullas invenit linguæ  
preces.

Contumeliam non fortis pote , nec inge-  
nuus pati.

330. Dixeris maledicta cuncta , ingratum  
cum hominem dixeris.

Est honesta turpitude pro bona causa  
mori.

(a) On appelle cette sorte de vers *Tro-  
chaïques* à cause du *Trochée* , qui est un pied  
composé d'une longue & d'une breve ; *mul-  
tus , templum , solus.*

(b) On ne me sçaura pas mauvais gré de  
rapporter ici des vers François qui caracte-  
risent assez bien le joueur ; ils sont tirez d'un  
Ode qui n'a jamais vû le jour.

„ Du joueur forcené rien n'égalé l'ardeur,  
„ Dans la prospérité du gain toujours  
   avide ,  
„ Son cœur ne connoît d'autre guide ,  
„ Que son indomptable fureur.

(a) Vers Trochaiques.

(b) Plus un joueur est habile, plus il est fripon.

Les remords empêchent que l'on n'ait recours aux prières.

Un homme courageux ni un homme né libre, ne peuvent supporter un affront.

(c) Appeller un homme ingrat, c'est lui dire toutes sortes d'injures.

Mourir pour une bonne cause, c'est mourir avec honneur.

- 
- „ Vainement contre lui la fortune irritée,
  - „ L'oblige à prononcer le plus affreux serment ;
  - „ Emporté par l'espoir dont son ame est flattée
  - „ On le voit s'exposer ainsi qu'auparavant.

(c) L'ingratitude, au rapport de Xénon, étoit sévèrement punie chez les Perses, parce qu'un ingrat, continué le même Auteur, offense les Dieux, ses parens, sa patrie & ses amis. *In Cyrop.* Les loix donnoient aussi à Athènes action contre les ingrats. *Athenis adversus ingratos actio constituta est. Val. Max. lib. 5. cap. 3.*

324 *Publii Syri Sententia.*

Exul is cui nusquam domus est, sine sepulcro est mortuus.

Fœminæ tutelam gerere, desperare est otium.

Frustra cum ad senectam est ventum, repetas adolescentiam.

335. Fulmen est, ubi cum potestate habitat iracundia.

Habet in adversis auxilia, qui in secundis comodat.

---

(\*) Sénèque en rapporte un exemple bien remarquable. Cn. Pison Général Romain, avoit condamné à mort un soldat, parce qu'étant sorti du camp avec un autre soldat, il y étoit rentré sans lui, & avoit été accusé de l'avoir tué. Le soldat lui demanda en vain du tems pour aller chercher son compagnon; le Général le lui refusa & le fit conduire au supplice; comme on étoit sur le point de lui trancher la tête, son compagnon parut, & le Centurion qui étoit chargé du soin de l'exécution, ordonna au bourreau de suspendre le coup. Les deux soldats s'étant embrassés avec une grande joye, on les conduisit à Pison. Le Général plein de fureur, monta sur son Tribunal & prononça cette cruelle sentence. *Je vous condamne à la mort, vous, parce que vous avez été déjà condamné; vous, parce que vous avez été cause de la condam-*

Un homme sans retraite, est comme un mort sans tombeau.

Celui qui est chargé de la conduite d'une femme, n'a jamais de repos.

Quand on est dans la vieillesse, on regrette envain les jeunes ans.

(a) La colere est terrible, lorsqu'elle se trouve unie avec la puissance.

(b) Être noble & généreux dans la fortune, c'est se préparer des ressources dans l'adversité.

---

*nation de votre compagnon: & s'adressant ensuite au Centurion; & vous, parce que vous n'avez pas obéi à votre Général; qui vous avoit ordonné de faire mourir un soldat. l. I. de ira. c. 16.*

(a) On remarquera sans doute avec plaisir le sens de cette sentence dans cette épigramme de Martial.

Callidus effractâ nummos fur auferet arcâ,  
Prosternet patrios impia flamma Lares.

Extra fortunam est quidquid donatur amicis.

Quas dedetis, solas semper habebis opes.

*S. Epig. 431*

326 *Publii Syri Sententia.*

Heu ! dolor quam miser est , qui in tormentis vocem non habet !

Heu , quam miserum est ab eo lædi , de quo non possis queri.

Homo qui in homine calamitoso est misericors , meminit sui.

340. Improbè Neptunum accusat , qui iterum naufragium facit.

In malis sperare benè , nisi innocens , nemo solet.

Iracundiam qui vincit , hostem superat maximum.

Irritare est calamitatem , cum te feliciter vocas.

Ita amicum habeas , posse fieri ut inimicum putes.

345. Ipsæ amicos res opi.næ pariunt , adversæ probant.

Magno cum periculo custoditur quod multis placet.

Mortuo munus qui mittit , nil dat illi , adimit sibi.

---

(\*) On trouve précisément la même sentence dans Sénèque.

*Les Sentences de Publins Syrus. 327*

6. Que la douleur est violente , lorsqu'on ne peut l'exprimer !

Qu'il est dur d'être offensé par celui dont on n'ose se plaindre !

Celui qui a de la compassion pour un malheureux , fait un retour sur lui-même.

C'est à tort qu'on s'en prend à la mer, quand on fait un second naufrage.

Il n'y a que l'homme de bien qui sache espérer dans les malheurs.

Surmonter sa colere , c'est vaincre son plus grand ennemi.

Se vanter de son bonheur , c'est insulter les malheureux.

7. Regardez votre ami comme un homme qui peut devenir votre ennemi.

(a) La fortune nous acquiert beaucoup d'amis , nos malheurs les mettent à l'épreuve.

Il est difficile de conserver ce qui plaît à beaucoup de gens.

On s'ôte réellement à soi-même ce que l'on donne aux morts , sans ce pendant leur rien donner.

---

Poscunt fidem secunda, at adversa exigunt. *Agam. v. 934.*

L'amitié de Pilade & d'Oreste a été suivie de peu d'exemples.

328. *Publii Syri Sententia.*

Nescias quid optes, aut quid fugias, ita  
ludit dies-

Nulla quæ multos amicos recipit, angustata est domus.

350. Nulla tam bona est fortuna, de quâ  
nil possis queri.

Nusquam melius morimur homines,  
quam ubi libenter viximus.

Objurgari in calamitate, gravius est quam  
calamitas.

Ridiculum est odio nocentis perdere in-  
nocentiam.

Sæpè dissimulare, quam vel ulcisci, sa-  
tius fuit.

---

(\*) Horace nous présente la même pensée,  
mais avec des images & des couleurs un peu  
différentes.

Quid mea impugnat  
sententia secum ?  
Quod petit, spernit : repetit  
quod nuper omisit  
Æstuat, & vitæ disconvenit  
ordine toto.

*l. 1. Ep. 1. v. 97.*

**F I N I S.**

*Les Sentences de Publius Syrus. 329*

(A) On passe le tems à ne sçavoir ce que l'on souhaite, ou ce qu'on ne souhaite pas.

Il n'y a point de maison où l'on reçoit beaucoup d'amis, qui soit petite.

Il n'y a point de fortune, quelque brillante qu'elle soit, dont on ne puisse se plaindre.

On meurt avec moins de peine dans le lieu où l'on a vécu avec plaisir.

Les reproches qu'on fait à un homme malheureux, lui sont plus insupportables que son malheur même.

Il est ridicule de perdre son innocence pour un homme coupable.

Il est souvent plus à propos de dissimuler, que de vouloir seulement se venger.

---

Mais l'homme sans arrêt dans sa course  
insensée,

„ Voltige incessamment de pensée en  
pensée,

„ Son cœur toujours flottant entre mille  
embarras,

„ Ne sçait ni ce qu'il veut, ni ce qu'il  
ne veut pas.

*Despr. Sat. 8.*

F I N.



REMARQUES  
 SUR QUELQUES  
 SENTENCES  
 DE  
 PUBLIUS  
 SYRUS.

---

1. **A** Pertè mala cum mulier, tum demum  
 est bona.  
 Didicere flere fœminæ in mendacium.  
 Mulier quæ sola cogitat, malè cogitat.  
 Malo consilio fœminæ vincunt viros.  
 Fœminæ tutelam gerere, desperare est  
 otium.

- » Une femme dont la malice n'est
- » point cachée, est bonne.
- » Les femmes sçavent répandre de
- » fausses larmes.

- » Une femme qui pense quand
- » est seule, pense mal.
- » En malice les femmes l'emportent sur les hommes.
- » Celui qui est chargé de la conduite d'une femme, n'a jamais de repos.

Je crois que ces cinq sentences que je réunis ici, ne peuvent souffrir une juste application qu'à l'égard de quelques femmes en particulier, & qu'elles ne caractérisent point le beau sexe en général. (a) Le Spectateur introduit dans l'un de ses discours une Dame, qui fait cette ingénieuse réponse à un gentilhomme, qui la railloit sur la perfidie, la légèreté des femmes, & lui citoit l'avanture de la Matrône d'Ephèse:

- » Vos citations, lui dit-elle, me
- » rappellent dans l'esprit la fable
- » de l'homme & du lion. Le premier,
- » pour donner à l'autre des
- » marques de sa supériorité, lui fit
- » voir une enseigne qui représen-
- » toit un lion terrassé par un hom-

(a) Disc. IX. tom. I.

me ; à quoi ce noble animal répon-  
dit fort juste : *Il n'y a point de peintre  
parmi nous, mais s'il y en avoit, nous pour-  
rions vous montrer cent hommes tués par  
des lions, pour un seul lion tué par un hom-  
me.* L'application est facile. « Vous  
autres Messieurs, vous êtes saisis du  
droit de manier la plume, & vous  
pouvez noircir les femmes dans  
vos livres tout comme il vous plaît  
sans que nous puissions vous ren-  
dre la pareille. Vous avez remar-  
qué deux ou trois fois dans vos dis-  
cours, que l'hypocrisie est le fonds  
& le naturel de toutes les femmes,  
& que l'art de sçavoir déguiser  
nos sentimens fait une des prin-  
cipales parties de notre éducation.  
Ces invectives & plusieurs autres  
de même goût se trouvent ré-  
pandues dans un petit nombre  
d'Ecrivains de tous les siècles,  
qui ont voulu se venger sur tout  
le sexe, des mépris qu'ils avoient  
reçûs de quelques Dames. Je ne  
doute pas que le célèbre Pétrône  
ne mérite d'être mis au rang de  
ces Auteurs, lui qui a si heureuse-

ment inventé les circonstances qui aggravent la fragilité de votre Ephésienne. « En effet, si quelquefois les hommes surpassent les femmes pour le bien, il me semble, & je crois que c'est le (a) sentiment de la plupart des personnes raisonnables, que les hommes l'emportent de beaucoup pour le mal. Elles peuvent en appeler à l'Histoire de tous les tems, de toutes les nations, & à l'expérience de tous les jours. Ajoutez à cela les avantages de l'éducation, les louanges, les flatteries continuelles, & la séduction de l'autre sexe. Cette question seroit susceptible d'un beau détail, mais ce n'est point ici le lieu d'entreprendre de la traiter; il suffit de faire remarquer au lecteur que ces sentences peuvent s'appliquer avec autant de justesse à de certains hommes, qu'à de certaines femmes; & qu'elles ne caractérisent pas plutôt un sexe que l'autre. Publius Syrus imagina ces traits saty-

(a) Brantom. Mem. des Dam. Gal. tom. I. Bail. Dict. Crit. art. 207.

riques, piqué peut-être contre quelque Dame Romaine, dont il ne pouvoit tirer d'autre vengeance. Cet autre trait de son Emule Laberius, n'a pas plus de justesse.

Tam malum est foris amica, quam malum est uxor domi.

C'est à-dire, qu'une maîtresse est un mal aussi insupportable qu'une femme. Celle à qui Laberius adressoit cette fatyre pouvoit lui répondre avec autant de raison : *Un amant est un mal aussi insupportable qu'un mari.*

2. Arcum intentio frangit, animum remissio.

» Un arc trop tendu se rompt,  
» le relâche gâte l'esprit.

Cette sentence ne doit point être entendue littéralement, elle ne seroit pas vraie. Trop de relâche, trop de dissipation, ne scauroient manquer de faire du tort à l'esprit ; tout le monde sçait qu'il en est de (a) l'esprit

(a) *Danda est animi remissio, meliores acrioresque erunt post quietem. Ut agri non est im-*

comme d'un champ qui ne produit plus que des épines ou de mauvaises herbes, dès qu'on le laisse en friche & sans culture. L'esprit a besoin de même d'être cultivé, mais il doit l'être avec modération; & le relâche, bien loin de l'abattre, comme le dit Syrus, renouvelle au contraire ses forces affoiblies par le travail, & le met en état de produire de nouveaux fruits, souvent avec plus d'abondance; comme une terre en est quelquefois plus fertile après qu'on l'a laissée reposer quelque tems. C'est en ce sens que Phedre s'est servi de la même comparaison que Publius Syrus.

(a) *Citò rumpes arcum, semper si tensum habueris.*

*At si laxaris, cum voles erit utilis.*

*Sic lusus animo debent aliquando dari*

*Ad cogitandum, melior ut redeat tibi.*

C'est-à-dire, qu'un arc toujours

*perandum singulis annis frumentum, citò enim exhauriet illos nunquam intermissa fecunditas, ita animorum impetum assiduus labor frangit. Senec. de tranq. c. 15.*

(a) Lib 3. Fab. XIV.

tendu devient bientôt inutile, & qu'il faut le relâcher quelquefois si l'on veut s'en servir long-tems ; de même l'esprit fatigué par un long travail, a besoin d'un peu de repos & de dissipation. Ces raisons m'ont engagé à croire que le Poëte a sous-entendu dans cette sentence, *nimia à remissio*, & à la traduire ainsi : « Un » arc trop tendu se rompt, trop de » relâche gêne l'esprit.

Je ne sçai si Publius Syrus n'aurait point voulu dire aussi que l'esprit lorsqu'il cesse d'être occupé de soins nobles & généreux, ou d'être animé par l'espérance ou par la crainte, par l'amour des éloges, de la gloire ou de la vertu, tombe dans un état d'indolence, & dans une espèce de sécurité oiseuse, qui l'exposent à toute sorte d'égaremens. On croit que ce fut cette sorte de repos d'esprit, qui fit que Domitien, après avoir obtenu l'Empire Romain, ne s'occupa plus qu'à prendre des mouches.

3. Beneficia plura accepit, qui scit reddere.  
Beneficium

Beneficium dando accepit, qui digno dedit.

Beneficium sapè dare, docere est reddere.

Beneficium qui dare nescit, injustè petit.

Beneficium dignis ubi des, omnes obliges.

Bis est gratum, quod opus est, ultro si offeras.

Inopi beneficium bis dat, qui dat celeriter.

« Celui qui sçait rendre un bien-  
» fait en a reçu plusieurs.

» Rendre service à quelqu'un  
» qui le mérite, c'est recevoir un  
» bienfait.

» Rendre souvent service aux  
» autres c'est leur apprendre à en  
» rendre.

» Il y a de l'injustice à deman-  
» der un service quand on ne sçait  
» pas en accorder.

» Rendre service à des person-  
» nes de mérite, c'est obliger tout  
» le monde.

» On oblige doublement celui  
» dont on prévient les besoins.

» Donner promptement c'est  
» donner deux fois.

338 *Remarques sur les Sentences*

Je réunis encore ici toutes ces Sentences ; on ne sçauroit trop les faire remarquer, elles font du nombre de ces beautés dont Horace a dit :

(a) *Hæc placuit semel : hæc decies repetita placebit.*

La répétition ne peut que les rendre plus sensibles. Leur objet est d'inspirer l'humeur bienfaisante ; l'une des plus belles qualités de l'ame & celle qui contribueroit le plus au bonheur du genre humain, si tous les hommes se piquoient également de la faire éclater. Des hommes bienfaisants, animés d'un zele généreux pour le bien public, pleins de compassion pour les disgraces de leurs semblables & prompts à les secourir, font tous les charmes de la société ; & on les prendroit, comme dit le Spectateur, plutôt pour des Divinités tutélaires, que pour de simples créatures. (b) Il n'y a rien

(a) *De art. poët. 3. 65.*

(b) *Homines ad Deos nullâ re propius ac-*

en effet en quoi les hommes approchent plus de la divinité que lorsqu'ils travaillent au bien & à l'avantage des autres. C'est cette heureuse disposition du cœur qui fit appeler l'Empereur Tité (a) l'amour & les délices du genre humain. Quel éloge pour un Prince! (b) Quoiqu'il soit mort depuis plusieurs siècles, son histoire excite encore en nous une secrète bienveillance pour lui, & nous ne sçaurions lire ses actions généreuses sans être pénétrés de sentimens d'estime & d'admiration. Je borne cette remarque à ce peu de réflexions, que je n'ai faites que pour arrêter plus long-tems le lecteur sur des maximes si belles, si utiles & si propres à le porter au bien.

*cedunt quàm salutem hominibus danda. Cic. orat. pro Ligat. n. 12.*

(a) *Amor ac delicia generis humani appellatus est. Sueton. in Tito l. 8. Eutrop. l. 7.*

(b) *Nihil enim est amabilius virtute; nihil quod magis alliciat ad diligendum: quippe cum propter virtutem & probitatem eos etiam quos nunquam vidimus, quodam modo diligamus. Cic. de amicitia, cap. 8. n. 28.*

4. Dum vita grata est , mortis conditio  
optima cit.

J'ai traduit ainsi cette Sentence :

« Il est très bon de penser à la  
» mort lorsqu'on mène une vie  
» agréable.

Elle seroit peut-être mieux tra-  
duite de cette autre façon :

« Il est très-heureux de mourir  
» lorsqu'on vit dans la prospérité.  
Ce sens me paroît plus littéral.

Cependant cette Sentence seroit  
un paradoxe pour bien des gens.  
Qui pourroit en effet regarder com-  
me un bonheur de mourir lorsqu'on  
est le plus heureux ? Cela est diffi-  
cile à obtenir du cœur humain. On  
n'est pas étonné de voir parmi les  
Payens , des personnes malheureuses  
courir à une mort volontaire , que  
ceux-ci regardoient comme l'unique  
remède à leurs maux , & cela passoit  
même pour générosité , pour gran-  
deur d'ame. Ils croyoient qu'il y  
avoit de la lâcheté à recourir à  
d'autres remèdes ; c'est la maxime

que l'Empereur (a) Othon alléguâ en mourant. L'histoire en fournit une infinité d'autres exemples. Mais renoncer à la vie dans un tems de prospérité dans la seule vûe de se dérober à l'inconstance du fort : c'est une maxime qui paroît bien étrange, quoiqu'on l'ait mise quelquefois en pratique. Un (b) Philosophe qu'Alexandre emmena des Indes ; atteint pour la première fois de sa vie, d'une légère incommodité à l'âge de quatre-vingt-trois ans, se donna la mort pour prévenir les infirmités de la vieillesse. (c) Valere-Maxime rapporte qu'on gardoit publique-

(a) *Plura de extremis loqui, pars ignavia est; praeipuum destinationis meae documentum habere, quod de nemine queror; nam incusare Deos vel homines, ejus est, qui vivere velit.* Tacit. histor. lib. 2. cap. 47.

(b) Nommé Calanus Diod. l. 17. Plut. in Alex. arv. l. 7.

(c) *Venenum cicutâ temperatum in ea civitate publicè custoditur, quod datur ei, qui causas sexcentis [id enim Senatus ejus nomen est] exhibuit, propter quas mors sit illi expectanda: cognitione virili benevolentia temperata, qua nec egredi vitâ temerè patitur.*

ment à Marseille un breuvage empoisonné, & que le Senat permettoit d'en prendre à ceux qui lui exposoient des causes legitimes qui leur faisoient souhaiter la mort, qui étoient les persécutions d'une mauvaise fortune, ou le risque d'être abandonné de son bonheur. (a) La plûpart des Philosophes Académiciens regardoient la mort, comme ce qui pouvoit arriver de plus heureux à l'homme dans sa plus grande prospérité. Cleombrote en fut si frappé, après avoir lû le livre de Platon sur l'immortalité de l'ame, qu'il se précipita du haut d'un mur. Hegesias persuadoit si bien ce sentiment à ses Disciples, que le Roi Ptolémée fut obligé de lui défendre de l'enseigner davantage; parce qu'un

*Et sapienter excedere cupienti celerem fati viam prabet; ut vel aduersum, vel prospera nimis usis fortuna [ utraque enim finiendi spiritus, illa ne perseveret, hac ne destituat, rationem prabet ] comprobato exitu terminetur. Lib. 2. cap. 6. n. 7.*

(a) Cic. Tuscul. quæst. lib. 1. n. 83. & suivans.

grand nombre de ceux qui l'écou-  
toient, se donnoient la mort après  
l'avoir entendu. Qui pourroit ce-  
pendant nous assurer que l'ennui,  
le chagrin, la douleur, les maladies,  
ou quelqu'autre malheur, n'a pas  
donné lieu à ces sortes d'homicides  
dont l'histoire nous étonne; lorsque  
nous les envisageons comme les ef-  
fets d'une Philosophie sublime.

Le Cardinal Aleandre paroît  
avoir pensé plus sensément & plus  
conformément à la nature du cœur  
humain dans son épitaphe, qu'il fit  
lui-même en deux vers grecs, qui  
signifient qu'il étoit mort de bon gré,  
parce qu'il avoit cessé d'être témoin  
de plusieurs choses, dont la vûë lui  
étoit plus insupportable que la  
mort. (a) “ Voilà, dit M. Baile,  
„ quelle seroit la disposition de  
„ tous les hommes, si la réflexion,  
„ si la raison, si le bon sens étoient  
„ capables de surmonter les impres-  
„ sions machinales qui nous font  
„ aimer la vie. On se rappelle sans

(a) Dict. crit. art. Aleand.

344 *Remarques sur les Sentences*  
doute ici la fable de la Mort & du  
Bucheron.

(\*) Le trépas vient tout guérir ,  
Mais ne bougeons d'où nous sommes :  
Plûtôt souffrir que de mourir ,  
C'est la devise des hommes.

On sent bien qu'il y auroit encore beaucoup de chose à dire sur cette maxime : « C'est un bonheur » de mourir dans la prospérité : & qu'elle ne porte point le caractère d'une vraie Sentence , qu'on regarde comme *un arrêt en fait de mœurs*. C'est ce qui m'a fait donner la préférence à cette interprétation :

» Il est très-bon de penser à la mort  
» quand on mène une vie agréable.  
» ble.

En ce sens cette Sentence paroît dictée par la sagesse ; il n'y a personne qui n'en sente la justesse & la vérité. Elle tend à rendre l'homme parfaitement heureux en le tenant toujours attentif sur lui-même,

(\*) La Font. fab. XVI. Liv. 1.

& l'empêchant de se laisser éblouir par son bonheur, & il est bien plus raisonnable de le porter à bien user de sa fortune, & de le rendre par là plus solidement heureux & plus utile à la société, que de vouloir lui faire envisager la mort comme un bonheur dans la prospérité. Je finis cette remarque par ce vers de Martial, qui exprime le conseil le plus sage que l'homme puisse suivre touchant la mort :

(a) *Summam ne metuas diem, nec opes.*

C'est-à-dire qu'il faut voir venir la mort sans la craindre & sans la désirer.

(b) *Formosa facies muta commendatio est.*

• Une aimable physionomie porte sa recommandation avec elle.

Il est vrai que la bonne mine prévient toujours en faveur de celui qui la porte, & que la Physionomie décide d'ordinaire du mérite

(a) *Lib. X. epig. 47.*

(b) *On attribue cette Sentence à la Reine Elisabeth : Une belle physionomie vaut une lettre de recommandation.*

d'une personne ; je ne sçai cependant si l'on doit s'y rapporter entièrement. (a) Beaucoup d'Auteurs ont essayé de donner des regles de l'art de connoître à la Physionomie , le temperament , l'esprit & les inclinations des hommes. Bien des gens prétendent ne s'y point méprendre ; j'ai de la peine à croire que les regles , qui conduisent leur jugement là-dessus , soient absolument sûres ; il est certain qu'on voit tous les jours d'habiles connoisseurs , qui s'y trompent. L'on ne peut rien lire de plus sensé & de plus judicieux sur cela que ce que le (b) Spectateur en a dit dans l'un de ses Discours , où l'on trouve le pour & le contre accompagné de sages conseils pour ceux que la nature n'a pas favorisés d'un extérieur avantageux , j'en ferai ici l'extrait , auquel j'ajouterai peu de choses.

(a) *Les plus célèbres sont Aristote, Voffius, Aulugelle, & le P. Honorat Niquet Jésuite.*

(b) *Disc. LXVIII. tom. 2.*

Il y a divers arts , dont tous les hommes ſçavent quelque choſe , ſans les avoir jamais appris. Tous ceux qui parlent ou qui raifonnent , ſont Grammairiens , ou Logiciens , quoique les regles de la Grammaire & de la Logique leur ſoient abſolument inconnuës. C'eſt ainſi que chacun ſ'entend un peu en phyſionomie , & qu'il ſe forme une idée du caractère , de l'humeur ou de l'état d'une perſonne ſur les traits de ſon viſage. Nous ne voyons pas plûtôt un inconnu , que nous ſommes d'abord frappés de l'idée d'un naturel orgueilleux , réſervé , doux ou affable ; & dès que nous entrons dans une compagnie d'étrangers , nous ſentons de la bienveillance , ou de l'éloignement , du reſpect ou du mépris pour ces différentes perſonnes , avant que nous leur ayons entendu prononcer un ſeul mot , ou que nous ſçachions même qui elles ſont.

Chaque paſſion donne un air tout particulier au viſage , & ſ'y décou-

vre dans quelque trait qu'elle y forme. J'ai vû quelquefois un œil maudire un quart d'heure de suite, & un sourcil traiter un homme de misérable. Il n'y a rien de plus commun que de voir des amoureux se plaindre, se venger, languir, être au desespoir & mourir dans un profond silence. Lorsque je vois un mari avec le front ridé & la mine rechignée, j'ai pitié de sa femme; & lorsque j'en vois un autre avec l'air serain & la mine riante, je pense au bonheur de ses amis, de sa famille & de ses parens. C'est aux Philosophes à décider si le mouvement des esprits animaux, dans les différentes passions qui agitent les hommes, contribue à former les traits du visage, quand les fibres sont encore tendres; ou si la même sorte d'ame requiert la même sorte d'habitation. Quoiqu'il en soit, il n'y a rien de plus glorieux à l'homme que de donner, pour ainsi dire, le démenti à son visage, d'avoir le cœur bon, équitable & honnête, malgré tous

les signes contraires , que la nature lui a imprimés sur le front ; & au lieu de s'affliger de sa mauvaise mine , de s'appliquer au contraire à cultiver son esprit , à s'orner des beautés plus exquisés & de plus longue durée ; & à *loger* , comme on a dit d'Esopé , *une belle ame dans un vilain corps*. C'est par là que de très-laidés personnes , qui réunissent dans leur physionomie quantité de traits bisarres , plaisent quelquefois infiniment davantage que tous les charmes de la beauté.

Les Physionomistes prétendent que tout homme dont le visage a quelque rapport éloigné avec la tête d'un bœuf , d'un mouton , d'un chien , d'un chat , d'un hibou , d'un aigle , ou de quelqu'autre animal , leur ressemble pour l'esprit , ou est sujet aux mêmes passions , qui dominent dans l'une ou l'autre de ces créatures.

Quoique l'on juge souvent avec assez de justesse du caractère des personnes par leur physionomie , un

homme sage ne doit point cependant y ajouter foi légèrement, on peut se faire un tort irréparable les uns aux autres en jugeant ainsi sur des apparences aussi trompeuses. Combien de fois ne rebute-t-on pas des gens de mérite que l'on accuse ou d'orgueil ou de méchant naturel, sur leur mine, & qu'on ne scauroit trop estimer dans la suite, quand on les a vûs de près; ou des personnes qui ne plaisent pas au premier abord, & qui sont, comme on dit, *bonnes à connoître*. Enfin quoique la mine soit plus difficile à déguiser que les discours, le crime en fait contracter l'habitude, l'expérience nous le montre tous les jours, & l'on ne voit que trop de gens auxquels l'on peut appliquer ces vers de M. Racine.

(a) Faut-il que sur le front d'un profane  
adultere

Brille de la vertu le sacré caractere ?

Et ne devrait-on pas à des signes certains

Reconnoître le cœur des perfides humains.

(a) *Phædr. Trag.*

6. Heu dolor quam miser est , qui in tormentis vocem non habet !

» Que la douleur est violente  
» lorsqu'on ne peut l'exprimer.

La verité de cette maxime est fondée sur le caractère de l'humanité ; il est constant que les plaintes soulagent dans la douleur , & que la confiance que l'on fait de ses maux , de ses peines & de ses chagrins à ses amis , en diminue le poids. (a) Un

» Auteur moderne prétend qu'il en  
» est de l'expérience des maux ,  
» comme de celle des biens , l'une  
» & l'autre , continue-t-il , nous  
» montrent également l'excès de  
» nos craintes & de nos désirs :  
» Elles nous font dire également  
» n'est-ce que cela ? » On sent aisément le peu de justesse de cette comparaison. (b) Il est vrai que la

(a) M. l'Ab. Trublet. *Essais sur div. sujets de l'histoire & de morale.*

(b) Crescit amor nummi , quantum ipsa pecunia crescit ,

Et minus hanc optat qui non habet. ....

*Juv. Sat. XIV.*

352 *Remarques sur les Sentences*  
possession des biens ne sert qu'à faire  
naître en nous de nouveaux desirs ;  
& à peine avons nous la propriété  
de ceux que nous avons recherchés  
avec le plus d'ardeur que nous nous  
écrions : *N'est-ce que cela ?* On ne  
peut pas dire qu'il en soit de même  
des maux, plus nous en sommes ac-  
cablés , plus nous en trouvons le  
poids insupportable. M. l'Abbé Tru-  
blet a suivi sur cela le système des  
Stoiciens ( a ), qui prétendent qu'il  
n'y a de vrai bien que la vertu , qui  
seule peut rendre la vie heureuse ; que  
les richesses , les dignités , la naissance ,  
la réputation , la santé , &c. ne sont  
rien , & n'influent point sur le bon-  
heur de la vie. On convient que  
tous ces avantages ne suffisent pas  
pour rendre heureux. Voici surtout  
leur opinion favorite. ( b ) Ils di-  
sent que la douleur n'est point un  
mal. Il est vrai que le Christianis-  
me la fait quelquefois regarder com-  
me un grand bien à de certains

( a ) *Cic. Tuscul. quest. lib. V.*

( b ) *Ibid.*

égards. Mais l'esprit humain a beau se retourner de toutes les façons, la douleur sera toujours sensible. Le Philosophe Posidonius tourmenté par la goutte, en discourant sur ce système avec Pompée, s'écria souvent au milieu de son discours : (a) O douleur ! douleur, tu as beau faire, tu n'avance rien ; quelque rude que tu paroisse , je n'avouerai jamais que tu sois un mal. Ces paroles, qui ne sont, à les bien prendre, que de véritables plaintes dont ce Philosophe accompagnoit tous ses raisonnemens, ne montrent-elles pas qu'il faisoit bien malgré lui dans ce moment l'expérience du peu de solidité de son système, & qu'il détruisoit en même tems ce qu'il s'efforçoit de persuader à Pompée. Le courage, la fermeté, la grandeur d'ame, la raison, & plus que tout cela le Christianisme, & l'espérance d'une autre vie, peuvent adoucir l'amertume du mal, & faire supor-

(a) Cumque quasi faces ei doloris admoventur, sæpè dixisse : nihil agis dolor : quamvis sis molestus, nunquam te esse confitebor malum. Cic. Tuscul. quæst. lib. 11.

ter la douleur avec plus de patience ; mais tout cela réuni ensemble ne sçauroit l'éteindre ; & quoiqu'en disent les Stoïciens , il sera toujours vrai que dans la douleur , les cris & les plaintes sont les premiers remèdes que la nature nous indique ; ou pour mieux dire , les premiers auxquels elle nous force de recourir ; & que le silence ne peut que rendre le mal encore plus aigu.

Heu dolor quàm miser est , qui in tormentis vocem non habet !

(a) Tout ce que l'on peut obtenir d'un homme qui souffre , c'est la tranquillité & la patience , qui , dans les grandes douleurs sont si dignes de notre admiration , (b) & si fort

(a) Ego tantam vim non tribuo sapienti contra dolorem. Si fortis in perferendo ; officio satis est : ut læteretur etiam , non potulo : tristis enim res est sine dubio , aspera , amara , inimica naturæ , ad patiendum , tolerandumque difficilis. *Idem.*

(b) Dolor esse videtur acerrimus virtuti adversarius. Is ardentem faciem intentat : is fortitudinem , magnitudinem animi , patientiam se debilitaturum minatur. *Idem Inscnt. quest. lib. V. n. 76.*

au-dessus de la portée du commun des hommes, que nous les regardons comme les traits qui seuls caractérisent véritablement le héros.

7. Ita habeas amicum , posse fieri ut inimicum putes.

« Regardez votre ami , comme  
» un homme qui peut devenir votre  
» ennemi.

Je crois qu'il ne faut pas prendre cette Sentence à la lettre , & qu'une personne raisonnable ne peut l'adopter qu'en tant qu'elle recommande en général la (a) discrétion, qui parmi les belles qualités dont l'esprit humain peut être orné, est sans contredit la plus utile, c'est la Discrétion qui donne le prix à toutes les autres , & qui les tourne à l'avantage de celui qui les possède. Un homme discret sçait ménager ses talens , faire valoir ceux d'autrui , & répandre par là beaucoup de charmes dans la conversation & dans

[a] Voy. l'éloge de la Discrét. dans le Spect. Disc. XIV. tom. 3.

356 *Remarques sur les Sentences*  
 la société. C'est à ce seul usage que  
 doit se borner le sens de cette ma-  
 xime. L'admettre dans l'amitié, ce  
 seroit en exclure cette communica-  
 tion libre & sincère de sentimens,  
 cette confiance mutuelle, qui en fait  
 toute la douceur & tous les agré-  
 mens; ce seroit nous priver de l'un  
 des plus innocens, & en même tems  
 de l'un des plus grands plaisirs de  
 la vie, je veux dire, celui qu'on  
 goûte à ouvrir librement son cœur  
 à un ami, à le rendre le dépositaire  
 de tous ses secrets, ou comme on  
 dit à *penfer tout haut*. Cicéron se  
 déclare hautement contre cette ma-  
 xime, & après l'avoir rapporté en  
 ces termes: (a) *Ita amare oportere, ut*  
*si aliquando esset ofurus: c'est-à-dire,*  
*qu'on doit aimer une personne, comme si*  
*elle devoit vous haïr un jour. Il dit que*  
 rien (b) n'est plus contraire à l'amitié.

[a] Dialog. de amicit. cap. XIV. n. 59.

[b] *Negabat ullam vocem inimiciorum esse  
 amicis potuisse reperiri. . . . .  
 . . . . . Sed impuri cujusdam, aut am-  
 biriosi, aut omnia ad suam potentiam revo-  
 cantis esse sententiam. Quoniam enim modo*

tié , qui ne seroit , en suiuant cette maxime , qu'un misérable commerce d'intérêt. Comment peut-on se proposer d'aimer une personne qu'on croit pouvoir regarder un jour comme son ennemi ? Pour moi je suis persuadé que ceux qui sont nés pour goûter les charmes d'une amitié sincere & réciproque , ne sont pas capables d'admettre une pareille maxime. On a beau réfléchir sur l'inconstance des passions , sur la mauvaise foi & la perfidie qui se rencontrent souvent dans les personnes qu'on aime ; je crois qu'il n'y a point de motif , qui puisse porter un honnête homme à regarder ses amis , comme s'ils devoient être ses ennemis , & s'il devoit un jour les haïr. Il est raisonnable & même nécessaire d'employer beaucoup de soins , beaucoup de prudence dans le choix d'un ami ; mais ce choix étant fait , peut-on lui refuser sa confiance & le regarder toujours com-

*quisquam amicus esse poterit ejus , cuius se  
putabit inimicum esse posse ? Ibid.*



358 *Remarques sur les Sentences, &c.*  
me un ami perfide, infidèle, inconstant, & songer sans cesse à son intérêt, il faut avouer que l'amitié ne peut s'allier avec de telles vûes; & qu'il faut nécessairement en exclure cette maxime de Publius Syrus

*Ita habeas amicum, posse fieri ut inimicum  
pures.*

F I N.

---

**FAUTES A CORRIGER.**

**P** Age 40. Remarque (b) ligne 12. peuvent donc ne convenir. *lisez* ne peuvent donc convenir.

P. 85. lig. 1. profondes, *lis.* profonds.

P. 90. vers 223. *lis.* more.

P. 100. Rem. (a) lig. 4. & es, *lis.* & les.  
*ibid.* lig. 5. eurs, *lis.* leurs.

P. 132. vers 479 excogitur, *lis.* excoquitur.

P. 159. Rem. (d) lig. 2. Limanche, *lis.* Timanche.

P. 163. Rem lig. 1. Entia, *lis.* Enna.

P. 185. lig. 21. juncta, *lis.* juxta.

P. 221. lig. 20. arrivées, *lis.* arrivés.

P. 223. lig. 13. que le mont Etna fait, *lis.* que le mont Etna a faits.



P. 232. lig. 14. qui les mettoit, *lis.* qu'il  
les mettoit.

P. 137. lig. 10. Sectateur, *lis.* Spectateur.

P. 243. lig. 21. ut le, *lis.* utile.

P. 253. Rem. (b) lig. 2. souffrirait, *lis.*  
souffroit.

P. 265. Rem. (a) lig. 2. autoris, *lis.* auc-  
toris.

P. 290. vers 171. concilium, *lis.* consilium.

P. 304. vers 218. universi, *lis.* universa.

P. 312. vers 271. parva, *lis.* prava.



